LE CHANT DU COQ,

OU

PROPHÉTIES MÉMORABLES,

Recueillies au commencement du quatorzième Siècle, pour la fin du dix-huitième.

« *Les fables furent inventées en Asie, par les premiers peuples subjugués. Des hommes libres n'auroient pas eu besoin de déguiser la vérité : on ne peut guères parler à un tyran qu'en paraboles ; encore ce détour même est-il dangereux.....* LOCKMAN, AROUET. *Dict. philoph.*



A PARIS,

Imprimé par DENYS LANGLOIS, en M. DC. XXI.

Et se vend

Chez tous les Marchands de Nouveautés.

1793.

L'OMBRE DE CHARNOIS,

A SES CONCITOYENS.

C'EST en vérité grand dommage qu'on m'ait coupé le cou le 3 septembre; car outre que j'aimois à vivre, je me proposois de concilier les contradictions et de deviner les énigmes renfermées dans le *Chant du Coq*. Le comité de sûreté générale y perdra autant et plus que moi. Voilà ce qui me désole; mais ce qui me console, c'est que du fond de la carrière de Charenton, où je suis enseveli sous le poids infect de 4 à 5 mille cadavres, j'ai conservé la faculté de voir tout ce qui se passe à Paris, d'en dire mon opinion, et sur-tout de braver les tyranneaux et leurs satellites. Qu'ils viennent ici, je les attends. Manuscrit, presses, imprimeurs, tout est couvert des ombres de la mort, tout est perdu dans l'abîme de l'oubli. Qui osera y pénétrer?...

AVIS AU LECTEUR.

QUOIQU'IL EN SOIT, ce n'étoit pas mon intention de livrer cet ouvrage au public. Je le destinois à un moins éclatant, mais plus doux emploi; à la consolation d'un célèbre infortuné dont l'univers entier a déploré les maux, sans pouvoir les soulager. — Vieille ressource, protocole d'usage : c'est un ami qui vous aura fait une douce violence, en vous dérobant un manuscrit que vous brûliez de lui donner.

— J'entends la plaisanterie, et ne la crains point. La vérité par-dessus tout. Avec la vérité pour devise et ma conscience pour juge, j'ai bravé les épigrammes des mauvais plaisans et la hache des bourreaux. Vous qui, bravant les préjugés, vous moquez de tout, et paroissez non plus croire à la bonne-foi des prophètes qu'à la modestie des auteurs, vous serez mon censeur si vous voulez; mais vous n'êtes pas le lecteur à qui j'ai l'honneur de parler.

Cet avis s'adresse à vous, Monsieur, qui daignez entendre les gens avant de les juger, vous qui connoissez les hommes et leurs passions, les femmes et leurs foiblesses, les auteurs et leur sensibilité; vous qui avez lu l'histoire moderne avec attention et l'histoire ancienne avec précaution; vous enfin qui savez pénétrer le sens des allégories et deviner les énigmes. Je vous dirai qu'un jour de l'été dernier, je rassemblois les feuilles éparses de ce triste recueil, lorsque trois grands clercs, signalés par leur probité autant que par leur doctrine, entrèrent soudain dans mon obscur atelier, en parcoururent les diverses encoignures, apperçurent ces pages, qu'ils lurent avec empressement,

et m'engagèrent, avec chaleur, à mettre en lumière.

On croit aisément ce qu'on desire. Vous, Monsieur, combien de fois n'avez-vous pas cru que votre maitresse étoit sage, et votre tailleur honnête homme ? Ainsi, je crus, sur leur parole, que Dieu m'appelloit au sublime emploi de convertisseur. Je crus que maints esprits, foibles et scrupuleux n'attendoient, pour se décider, que la démonstration d'une providence; que le secret d'être écouté est presque toujours celui de n'être pas entendu; que des oracles étoient plus puissans que des raisonnemens; qu'enfin je pourrois faire une révolution dans les cœurs endurcis aux cris de la raison, mais toujours pénétrables aux coups de la grace. Le moyen de résister à de pareils motifs! Je cédai, sans plus m'embarrasser ni de la risée des esprits forts, ni de la critique des esprits injustes.

Lorsque vous l'aurez lu avec attention, vous conviendrez que cet ouvrage est rare dans son espèce. Je ne parle ni de l'ordonnance, ni du stile. Je m'attache au fond. Comme éditeur, je puis assurer sans orgueil, qu'il est bon, très-bon; qu'il peut être infiniment utile aux desseins de Dieu, qui n'abandonna jamais les infortunés, qui a soin des oiseaux dans les champs et des rois dans l'abaissement; qui, de la discorde des élémens, fit sortir l'harmonie de l'univers, et d'un peu de sable, peut arrêter la fureur des mers : il saura, quand il voudra, dissiper les ténèbres de l'enfer, éclairer les esprits aveuglés, amollir les cœurs de bronze, et délivrer son peuple du joug insupportable des Babyloniens.

Lisez donc avec attention, avec patience, et sur-tout avec foi. Avec un peu de foi, on transporte les montagnes; de patience, on apprivoise les lions; d'attention, on devine les Sphinx. Je vous salue et j'entre en matière.

LE CHANT DU COQ,
OU
PROPHÉTIES MÉMORABLES,

Recueillies au commencement du quatorzième siècle, pour la fin du dix-huitième.

CHAPITRE PREMIER.

Des diverses sortes de Divinations.

NOTRE discret auteur ayant jugé à propos de faire précéder son recueil d'une petite discussion sur les divinations, nous n'avons garde de la passer sous silence.

C'est en vain que Dieu voulut se réserver exclusivement la connoissance de l'avenir : c'est en vain que la sage et bienfaisante nature voulut tirer un rideau entre nous et les événemens futurs. L'homme, toujours rébelle à la voix de son créateur, toujours réfractaire aux loix de la nature, déchira le rideau de celle-ci, et déroba le secret à celui-là.

La crainte, qui fit les dieux, fit aussi les prophètes, et si l'on craignoit les volcans et les tremblemens de terre, on desiroit encore plus en connoître les époques. Le cours des astres, le vol des oiseaux, le silence des bois, l'éclair qui précède la foudre, servirent de guide aux uns, de prétexte aux autres et d'oracle à tous. L'imagination, aidée par des conjectures que le temps ne peut manquer d'amener, dispensa à son gré les caractères de malignité, établit des signes conventionnels que le ciel, la terre, les

eaux et les airs fournirent successivement, et fit dépendre souvent le sort des nations d'une vieille en délire ou d'un poulet mourant d'inanition.

On inventa les oracles et les prophètes : chaque nation eut des siens. L'homme alors ne consulta plus sa raison; il crut que sa conduite, ses entreprises et ses espérances devoient avoir pour guide un ordre du prince invisible dont il forçoit la main, ou dont il trompoit les desseins.

Chaque nation eut ses prophètes, ai-je dit; mais tous ces prophètes n'obtinrent pas le même succès, ne furent pas également purs : les uns, fondant leur empire sur l'ignorance des peuples, et leurs procédés sur l'oubli total de la raison, dictèrent des loix absurdes, ne firent que des dupes, des esclaves ou des victimes, corrompirent ce qu'il y avoit de simple dans la politique, d'utile dans la morale, de vrai dans la religion, et devinrent une des principales causes des misères et des calamités du monde : tels furent les sorciers, les magiciens, les bohémiens, les illuminés, les philosophes et les astrologues.

Les autres, s'élevant par la méditation jusqu'aux pieds de l'Eternel, dont ils partageoient la sagesse, ne rentroient dans l'humaine société que pour lui découvrir les importantes vérités dont ils s'étoient chargés, se flattant de la ramener à ce règne surnaturel de justice, de liberté, de simplicité qui avoit fait le bonheur de l'âge d'or; on les voyoit courir de ville en ville, et prêcher dans les carrefours l'humanité, la charité, l'indulgence et le pardon des injures. Si le systême social avoit dû et pu être établi sur les hauteurs chimériques d'une sublime abnégation des sentimens de la nature; si on avoit pu appliquer à des nations nombreuses des loix et des usages qui ne pouvoient convenir qu'à des familles religieuses, certes sous la férule de ces législateurs théocrates, on eût vu reparoître sur la terre le brillant règne d'Astrée et les

vertus patriarchales du premier âge ; mais cet état n'étant point le caractère moyen de l'homme qui souvent ne peut pratiquer la vertu qu'on lui prêche, et plus souvent en abuse quand il la pratique, il ne put devenir la base d'une constitution politique, qu'on ne doit asseoir que sur un milieu fixe et invariable. Les mêmes ressorts qui donnèrent tant d'éclat aux généreux efforts de l'humanité, furent aussi la cause de leur courte durée. L'héroïsme et les prophètes parurent ensemble sur la terre et disparurent ensemble, parce que les prodiges ne sont point ordinaires, et que le surhumain n'est point fait habituellement pour les hommes.

Les sorciers ont dégradé l'humanité en livrant les hommes aux diables et aux tyrans. Les prophètes ont perdu les nations, en les exaltant par des vertus monstrueuses et des excès contraires à leur bonheur et à la tranquillité du genre humain. En résultat, les prophètes et les sorciers sont également dangereux.

On a dit qu'il n'y avoit plus ni viols ni sacriléges, depuis qu'on ne respectoit plus ni les femmes ni les autels : il faut ajouter qu'heureusement les prophètes et les sorciers sont rares, depuis que tout le monde se mêle de prédire et de tirer les cartes (1). Si depuis la cessation du gouvernement théocratique, Dieu daigna se laisser voler encore son secret, ce fut à quelques femmes timides qu'il accorda ce dangereux privilége, persuadé qu'il étoit qu'en de pareilles mains le flambeau de l'avenir

---

(1) *C'est une chose vraiment curieuse, de voir les vieilles femmes, avec des lunettes sur le nez et la roupie au bout, et les jeunes filles à l'œil amoureux, au sein découvert et palpitant, consulter, dans un jeu de cartes, si l amant est toujours tendre et fidèle, ou si le cher abbé viendra prendre son bouillon et faire un reversis.*

ne pourroit servir tout au plus qu'à éclairer quelques bouges obscurs, et jamais à brûler le temple d'Ephèse.

On sait que Dieu se plut toujours à confondre les superbes : de grands personnages ont vainement tenté d'interroger sa providence et de connoître l'avenir. Sourd à leurs vœux, inébranlable dans ses desseins, le père commun des hommes a constamment refusé d'ouvrir le livre des destins à ces hommes ambitieux, dont le bonheur fut toujours de troubler celui du monde ; mais plus Dieu s'est rendu impénétrable, plus le desir de connoître l'avenir s'est irrité ; et c'est ce qui doit rendre infiniment précieuses les révélations de Sainte Brigitte, que nous avons trouvées dans une fouille du Palais Falconieri.

CHAPITRE II.

Caractère de Sainte Brigitte.

SAINTE BRIGITTE, princesse de Suède, jeune, aimable et tendre, épousa le comte Ulfon, le seigneur de la cour le mieux fait, le plus brave et le plus amoureux. Cette union fut long-temps heureuse et célèbre. On la citoit comme le modèle des mariages heureux. Mais il n'y a pas plus d'éternelles amours, que de mouvement perpétuel. Brigitte cessa d'aimer, le dit franchement à son mari, et lui proposa froidement de rompre des chaînes bien lourdes et bien pénibles, quand elles ne sont plus tissues par la main du plaisir. Ulfon consentit à la dissolution proposée, et les deux époux se séparèrent après avoir eu huit enfans. Ce que devinrent Ulfon et ses enfans, ne fait rien à notre histoire ; mais sa femme parcourut l'Europe entière, en étudia les mœurs et les gouvernemens, vit et connut les plus célèbres personnages du temps, et vint enfin se fixer auprès

de Boniface VIII, si célèbre par son esprit et ses démêlés avec Philippe-le-Bel. L'esprit, le ton, les talens extraordinaires de l'aimable Suédoise, lui suscitèrent des tracasseries à Rome, et l'auroient fait brûler comme sorcière, chez un peuple dévot et superstitieux, si, plus habile qu'Urbain Grandier, elle n'eût adroitement tourné la crédulité de ses juges contre eux-mêmes, en fixant leur attention sur des objets spirituels, dont elle parut s'occuper, et à l'ombre desquels elle sauva sa vie et sa réputation. Elle fonda un ordre religieux d'hommes soumis à des femmes, qui depuis lors a servi de modèle à celui de Fontevrault.

Elle avoit dressé un coq à chanter à certains signaux; et ce chant précédoit toujours quelques-unes des révélations mystérieuses que la sainte se ménageoit dans le ciel, pour sauver sur la terre ses hautes connoissances politiques. Cet innocent artifice fut employé par tous les grands législateurs, et peut-être excusé par la raison, en faveur de ses effets. Ce que la nymphe Egerie fit pour Numa, l'oracle de Delphes pour Lycurge, le démon Familier pour Socrate, une biche pour Sertorius, l'ange Gabriel pour Mahomet, un coq pouvoit bien le faire pour Sainte Brigitte. Heureux le peuple, quand de semblables prestiges ne sont employés qu'à régler ses opinions politiques, à l'aide des opinions religieuses, plutôt qu'à égarer son esprit à la fausse lueur des flambeaux de l'égalité !

Ce fut à son coq, autant qu'à sa pieuse fondation, que sainte Brigitte dut le repos de la fin de sa vie et sa canonisation après sa mort. Ce fut devant ce coq merveilleux que se prosternèrent les Romains, plutôt que devant les talens qui font les grands hommes, ou les vertus qui font les saintes femmes. C'est aux merveilles de ce coq que tous les étrangers venoient rendre hommage; et c'est probablement au même coq que cet

ouvrage doit son titre...... Quoi qu'il en soit, l'auteur; en faveur de ce coq, a cru devoir recueillir les témoignages des anciens et des modernes sur les coqs, comme vous le verrez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Première étymologie, plus curieuse qu'utile ; pour l'intelligence de cet ouvrage.

DANS la langue latine, *gallus* veut dire également *coq* et *français.*

Les Français s'appellerent *galli* pour trois raisons. La première, parce qu'ils portoient des coqs ou des crêtes de coq au cimier de leurs casques. La seconde, parce qu'on remarqua beaucoup de conformité d'humeur et de caractère entre eux et ce bel oiseau. La troisième, parce qu'ils n'en mangeoient jamais la chair, non par une aversion brutale, comme les Juifs, qui ne mangent point aujourd'hui de porc, quoique le porc ne donne plus la lépre, mais par respect et par tendresse, ainsi que Pithagore, qui, par le même motif, ne mangeoit ni poisson ni viandes.

Le coq est l'emblême des Français. L'un est le plus fier des oiseaux, l'autre le plus brave des guerriers. Celui-ci est renommé par sa galanterie, celui-là par ses exploits amoureux. Les voleurs et les loups redoutent le chant du coq : les tyrans et les sots craignent les chansons des Français.

Cum gallus cantabit, basilicus peribit.

Lorsqu'il y avoit des Français dans le monde, on les citoit comme le modèle des graces et de l'urbanité. C'est chez eux qu'on trouvoit les chefs-d'œuvres de l'art et

de la nature. Leur présence commandoit la confiance : leur gaieté se communiquoit : leur franchise en inspiroit. L'Europe entière étoit prosternée devant leurs bijoux.

Ainsi le coq se fait remarquer dans la basse-cour par la beauté de sa taille, par la fierté de sa démarche, par l'éclat de sa crête, par la richesse de son plumage, et par le contour agréable de sa queue posée verticalement. Il est l'horloge vivante des gens de la campagne, et le modèle des amans de tous les pays. Les anciens l'ont toujours regardé comme le symbole de la vigilance, et c'est pour cette raison qu'on le trouve souvent dans les antiques, entre les attributs de Minerve et ceux de Mercure.

On a mis des coqs sur le haut des clochers, moins pour avertir les passans de quel côté vient le vent, que pour leur apprendre de quels défenseurs la religion s'honore. La religion fut toujours défendue par les Français, comme il est facile de le prouver, 1°. par l'histoire véridique des papes Sergius, Leon, Zacharie, Etienne, Callixte, Paschal et autres habitans du ciel ; 2°. par l'examen approfondi des anagrammes suivantes, tirées mot à mot de la sybille Française.

Foràs timor ; servi Dei sub umbrâ lilii quiescent. En françois : Soyez tranquilles ; les serviteurs de Dieu se reposeront à l'ombre des lys.

Propugnabunt lylia claves. Symbole de la France. Les lys défendront les clefs. Symbole de l'église.

Romæ sedebunt pontifices, quandiù regnabunt in Galliâ reges. Tant qu'il y aura des rois en France, il y aura des papes à Rome, etc.

Et si nous voulions remonter plus haut, nous verrions que les éloges prodigués aux coqs s'adressoieut également aux Français.

Job a dit, que Dieu accorda l'intelligence au coq.

Quis posuit in visceribus hominis sapientiam ? aut quis gallo dedit intelligentiam ?

Virgile assure qu'il est impossible de ne pas chanter les coqs.

Carmina sunt dicenda ; neget quis carmina gallo ?

C'est le coq qui fit rentrer saint Pierre en lui-même.

C'est sur la tête des coqs que les Anglois, nos maîtres en tout genre, risquent souvent leur fortune et leurs espérances.

Que voulez-vous de plus ?

Certes, M. de Caylus n'a pas fait plus de recherches sur les manteaux, que l'auteur sur les coqs. Mais il faut convenir que celles-ci sont infiniment plus utiles, sur-tout quand on les joint avec les recherches sur les lys, dont il s'occupe dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Seconde étymologie non moins curieuse que la précédente.

On sait que la fleur de lys est une de ces plantes ; qui, par la beauté de sa tige, l'éclat de sa blancheur, et la douceur de son parfum, fait l'ornement de nos jardins dans la saison des beaux jours. On sait encore, que les fleurs de cette plante ont une vertu merveilleuse, propre à diviser l'humeur visqueuse des jeunes garçons, et à faire disparoître les pâles couleurs des jeunes filles.

Mais, ce qu'on ne sait pas, c'est que cette fleur est l'emblême à la fois de la candeur, de la douceur et de la vigueur, comme on peut le voir dans Platon, Pithagore, Celse, Psellus, Proclus, Porphire, Jamblique, Plotin, Mollius, Trismegiste, Zoroastre, et autres philosophes de même vol. Tous vous diront :

Blancheur de lys, symbole de la candeur.
Odeur de lys, symbole de la douceur.
Grandeur de lys, symbole de la vigueur.

O fleur de lys ! plantée par les anges, consacrée par saint Remi, arrosée par saint Denis, exaltée par saint Louis, chérie de tous les saints du paradis, vous fûtes et serez toujours un présent des cieux et l'ornement de la terre. Votre resplendissante corolle, composée de sept parties, désigne notoirement les sept vertus cardinales, dont les Français ont souvent offert l'exemple à l'univers : savoir, justice, obéissance, force, humanité, foi, espérance et charité.

A ces sept vertus monarchiques, je joins, sans hésiter, avec saint Cyrille, les sept dons du Saint-Esprit, savoir : sagesse, gaieté, intelligence, persévérance, raison, crainte et piété.

Lorsque dans la suite des temps, des hommes tigres viendront du midi briser les lys, les peuples agités se renverseront sur le trône, et croyant s'élever, monteront sur des échasses pour arracher la couronne aux rois et la foudre à Dieu. Mais, plus coupables et non moins insensés que les Titans, ils seront punis comme eux, et comme eux écrâsés sous le poids des montagnes qu'ils auront entassées pour attaquer le ciel. Leur courte élévation n'aura été qu'une suite de malheurs, qui ne finiront que par leur chûte. Cette chûte salutaire sera l'effet heureux de la résurrection des lys, comme l'annonce sainte Brigitte au livre IV de ses révélations.

« Un lys sortira de l'orient, et ce lys, d'une blancheur éclatante, se multipliera de mille manières différentes, pour recouvrer les choses perdues en la terre du coq. »

Or, pour recouvrer les choses perdues en la terre du coq, il est nécessaire que le maître des lys fasse la

guerre à outrance dans le Nord et dans le Midi de la France : ce qui est exprimé dans le distique suivant de la sybille Française.

Victor hic in austros, eoi solis in ora
Viribus austrenses destruet atque fide.

Cet illustre vainqueur, par sa force et sa foi,
Soumettra le Midi et l'Orient sous sa loi.

Mais n'anticipons rien, et procédons avec ordre.

CHAPITRE V.

Première révélation de Sainte Brigitte.

LE 14 juillet 1301, fut un jour orageux à Rome. Le peuple, excité par des brigands, se porta droit au Vatican, pour demander au pape la destitution du gouverneur, et la mort du doyen des cardinaux. Le motif de cette insurrection étoit un changement de gouvernement, et le prétexte, la cherté du pain. Le pape se montra, harangua, jetta de l'argent, promit du pain et parvint, à grande peine, à dissiper cette échauffourée. Mais, comme elle pouvoit se renouveller, et qu'il est excessivement dangereux de laisser multiplier ces sortes de scènes, Boniface engagea Brigitte à prêcher le peuple rassemblé à Sainte-Marie-majeure, et à se servir, pour le ramener, de tout le poids que lui donnoit sa réputation et ses correspondances avec le ciel. Brigitte obéit, et montant à la tribune, elle dit :

« Serez-vous toujours, ô peuple crédule, la dupe des charlatans et la proie des ambitieux ? Jusqu'à quand vous laisserez-vous conduire par des mots inintelligibles, et par des flateurs présomptueux ? On vous trompe lorsqu'on vous promet le bonheur dans un changement;

on vous trompe lorsqu'on vous berce de l'égalité absolue ; on vous trompe lorsqu'on vous flatte d'une prétendue souveraineté que vous ne pouvez exercer ; on vous trompe, enfin, de la manière la plus misérable, lorsqu'au nom de liberté on vous inspire tant d'éloignement pour les autorités tutélaires, rigoureusement nécessaires au maintien de la société.

« Regardez l'Univers, et vous verrez si son savant architecte a rejetté les gradations et négligé les distances. C'est par elles, au contraire, c'est par un systême général de subordination, que tout a pris sa place, et que l'harmonie du monde s'est opérée. Tandis que le feu le plus léger de tous les élémens alloit briller dans les régions du ciel, l'air prenoit la seconde place, et la terre étoit suspendue au milieu des ondes par sa propre pesanteur. C'est ainsi, qu'en marquant aux élémens des places différentes, l'auteur de la nature organisa l'univers.

« Si la société, comme vous n'en pouvez douter, fut un des principaux objets des desseins du créateur, vous sentez qu'il dût en établir les bases sur la différence des états, et sur la gradation des pouvoirs. Personne n'obéira, si tous veulent commander. Personne ne vous défendra, si tous sont divisés. Le coq chante ; écoutez, peuples insensés, et vous perfides agitateurs, tremblez.

« Il faut qu'il y ait un chef, pour empêcher qu'il n'y ait plusieurs tyrans. Il faut qu'il y ait des forts pour protéger les foibles, des guerriers pour défendre la patrie, des négocians pour l'enrichir, des magistrats pour punir les délits. Il faut qu'il y ait des riches pour payer les services, des artisans pour pourvoir à vos besoins, des domestiques-valets, pour vous servir. Il faut qu'il y ait des savans pour vous instruire, et des ignorans pour......

« Ecoutez, peuples insensés, et vous agitateurs perfides, tremblez.

« Celui qui vous dit, tous les hommes sont égaux, est un fripon. Celui qui le croit est un sot. Et comment seroient-ils égaux ? Seroit-ce en richesses ? Cette égalité ne pourroit durer qu'un jour. Seroit-ce en forces ? La nature y a pourvu. Seroit-ce en pouvoir ? Vous ne commanderiez qu'à des rivaux. Si vous étiez tous égaux, qui pétriroit votre pain ? qui laboureroit la terre ? qui construiroit vos maisons ? qui feroit vos souliers ?

« Cette inégalité, qui semble tout détruire, rétablit tout, produit l'ordre, polit les mœurs, avive le commerce, échauffe l'industrie, développe les talens, enfante les arts, excite l'émulation, augmente les fonds communs, et nous fait jouir à la fois des avantages de toutes les conditions, sans que nous en ayons les embarras, et des travaux de tous les hommes, sans que nous en essuyons les fatigues.

« Si l'expérience de quarante siècles, si la voix de tous les sages, si l'autorité de la raison ne suffisent pas pour vous convaincre de ces vérités élémentaires, écoutez une leçon terrible, et suivez avec effroi tous les traits du tableau que je vais vous tracer. Le coq chante : écoutez, peuples insensés, et vous agitateurs perfides, tremblez.

« Lorsque vers la fin d'un siècle, plus célèbre que ne le fut celui de Périclès, 108 ans après une grande comète, et dans un pays voisin du nôtre, des écoliers de philosophie, des habitués de paroisse et des pilliers de taverne, viendront renverser le prudent équilibre des pouvoirs, et consacrer, par la plus étrange des aberrations, la souveraineté du peuple ; lorsque des écrivains populaciers, mêlant aux maximes les plus licencieuses les principes les plus dangereux, semeront partout l'esprit d'indépendance et d'irreligion, donneront

le nom de fanatisme à la piété, de vexation aux loix; de tyrannie à l'autorité, et d'aristocratie à toute espèce de doctrine contraire à leur opinion; lorsque de rogues et pédans bourgeois, s'élévant tout-à-coup au-dessus des ducs, des princes et des rois, oseront encore parler d'égalité, et se targuer d'un prétendu systême de nivellement, qu'arrivera-t-il? Alors, malice aura vigueur, justice périra, vices et fraudes dévasteront le plus beau royaume de l'Univers. Il n'y aura plus ni foi dans le commerce, ni sûreté dans les chemins, ni plaisirs dans les villes : force et audace seront employées avec succès. Nul n'aura quelque chose, sinon mal acquis et défendu à la pointe de l'épée : les méchans triompheront partout. S'il se trouve encore des bons, ils seront dispersés, honnis, livrés aux outrages et aux bêtes. Nul n'aura de respect pour ses parens, de tendresse pour ses enfans, de pitié pour les vieillards, d'humanité pour les malheureux : avarice et convoitise corrompront tout. Il sera commis de grands assassinats au nom de la loi, et d'horribles injustices au nom de la patrie. Ils feront la guerre aux étrangers sans raison, et sans miséricorde à leurs concitoyens. Les cités batailleront entr'elles, et les campagnes désertes ne produiront que ronces et chiendent. Tous les états, tous les sexes, tous les âges manieront les armes, se battront sans savoir pourquoi. Les vieillards, chargés de lances; les femmes, de coutelas; les hommes, de mousquets, se rangeront sous les drapeaux de Jacques-le-Cruel. La discipline sera méprisée dans ces armées, plus nombreuses que le sable de la mer. La famine en détruira une partie, et le fer égorgera l'autre.

» Ecoutez, peuples insensés, et vous agitateurs perfides, tremblez.

» Du sein de cet épouvantable cahos, il sortira un vengeur des loix, du trône et de l'autel, lequel, après plu-

sieurs années de combats et de victoires, rétablira le calme et fera fleurir les lys et les beaux arts. Cet événement mémorable fut prédit par la sybilie Erithrée, qui vivoit du temps de Priam, l'an du monde 2815. « Il s'élèvera, dit-elle, vers la fin des temps, et après d'épouvantables désolations, un héros plus sage qu'Ulysse et plus fort qu'Achille, lequel réunira les principes d'un philosophe aux talens des guerriers. Il changera, par un seul acte de sa volonté puissante, toutes les vieilles formules de la diplomatie, toutes les pitoyables rubriques du droit des gens, toutes les tracasseries meurtrières de la tactique moderne. Il portera sur son front la figure de quatre animaux; savoir, du serpent, du bœuf, de l'aigle et du lion. Il sera suivi d'une multitude incroyable de guerriers sortis du sein de la mère des peuples; son nom retentira jusqu'aux portes de l'orient; sa gloire rejaillira sur sa famille entière, et sa valeur rétablira le coq dans sa gloire antique. Il affranchira les esclaves, illuminera les aveugles, guérira les paralytiques, redressera les boiteux, combattra les superbes. Sa devise sera celle-ci : un aigle environné de scorpions et de basilics, avec cette légende : *Parcere subjectis, et debellare superbos*. Ses moyens seront la force et la douceur; sa récompense sera le bonheur des peuples. Quant aux animaux qu'il portera sur son front, on voit clairement que la prudence est désignée par le serpent, la force par le bœuf, le courage par le lion, la pénétration par l'aigle.

Qui habet aures audiendi, audiat.

« Voulez-vous des autorités? Ecoutez, peuples insensés, le coq chante, et j'entends, avec sa voix, celle du prophète Jérémie......

« O France! terre noble et protégée du ciel! toi, qui portois l'honneur comme un fruit naturel, et les lys comme une fleur indigène : tout l'Univers admiroit ta splendeur!

splendeur ! Les forçats sont arrivés des rives méridionales, et t'ont plongée dans un deuil universel! Tes lys sont desséchés, ton honneur est flétri ! O champs aimés des cieux ! par quels crimes avez vous mérité tant d'infortunes?

On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le père,
Et la fille et la mère ;
Le fils dans les bras de son père.....
Que de corps entassés ! que de membres épars,
Privés de sépulture,
Devenus la pâture
Des tigres et des léopards!
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont l'univers nous vantoit la puissance?
Frémissez, peuples insensés !
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Ce Dieu qui commande dans les cieux,
Prendra l'humble sous sa défense,
Et renversera l'audacieux.

« L'aigle oriental s'avance et déploie ses aîles victorieuses. Il tient dans son bec la palme de l'olive, et la foudre dans ses serres redoutables. Devant lui les méchans pâlissent et se déconcertent; devant lui les niveleurs fuient ainsi qu'une paille légère que le vent chasse devant lui.

« C'est ainsi que la chronique de Magdebourg, célèbre par ses oracles, dit, qu'après quatre-vingt-cinq lustres, il sortira, du sang des Césars, un vengeur des rois et des Dieux, dont les savantes combinaisons, inconnues jusqu'alors, enchaîneront la victoire à son char, sous les drapeaux blancs de l'honneur et de l'humanité.

« C'est ainsi que le poète Odin, célèbre parmi les poètes, a dit élégamment :

Car, du sang Austriac doit naître un très-grand
prince,
Lequel, revendiquant une sienne province,
Vengera tout d'un temps et sa gloire et son nom;
En conservant l'heureux sang de Bourbon.

« C'est ainsi que l'abbé Joachim, si connu des cabalistes et des illuminés, a dit, très-positivement, page 18 de son recueil amphigourique :

Viendra le chevalier signé en sa poitrine,
A la démarche fière, à la terrible mine,
Faisant luire à nos yeux un glaive menaçant;
Pour rétablir les rois et occir les tyrans.

« Peuples, ce qui arrivera un jour en France, arriveroit à Rome, si, vous laissant conduire par des scélérats, et sacrifiant votre gouvernement actuel à la crainte chimérique du despotisme, et votre repos aux charmes prétendus de l'égalité, vous alliez brûler les châteaux, égorger les nobles et les prêtres, renverser les tribunaux, et peupler votre pays d'esprits sauvages et de génies malfaisans. Ne vous y trompez pas, le pain fut et sera toujours le prétexte des révoltes : l'ambition en est le motif, et l'esclavage en est le terme. Vous aurez du pain : surveillez vos agitateurs, et je vous promets, au nom de Dieu, le bonheur dans ce monde et dans l'autre. »

Le peuple enchanté, s'écria tout d'une voix : *Viva; viva Bonifacio; viva Brigitta. Noi siamo ingannati. Alla pace di marcone tutti gli ingannatori!*

CHAPITRE VI.

Rêve d'un Alchimiste.

DANS une *conversatione* (1) que donna le lendemain le cardinal Colonne, on parla beaucoup de cette avanture. Les uns s'effrayoient du crédit qu'elle pouvoit donner à la *signora Brigitta ;* les autres s'étonnoient de la facilité avec laquelle le peuple se laisse conduire ; ceux-ci rioient tout bas du coq ; ceux-là admiroient tout haut le profond savoir de cette noble étrangère, à qui nulle Italienne n'étoit comparable : mais tous se réunissoient à lui payer un tribut de reconnoissance, pour l'important service qu'elle avoit rendu. Je n'examine point les moyens, disoit le comte de la Rovère, je sais qu'elle a réussi, et nous lui devons, peut-être dans ce moment, nos fortunes et nos vies...... Je n'aime point son tableau de la France, disoit Raoul de Nesle : cette fiction n'a pas le sens commun ; et pour corriger les Romains, elle eût pu se dispenser de déshonorer les Français.

Déshonorer ! s'écria Durand : non, la nation Française n'est point déshonorée, parce qu'il plaira à une horde de brigands de venir y établir leurs spéculations meurtrières, ou parce qu'il plaît à une femme de le supposer.

Je ne sais si c'est une pure supposition, reprit Paracelse ; mais permettez-moi de vous rapporter le rêve qui m'a tourmenté toute la nuit.

« J'étois placé sur le penchant d'une haute montagne.

(1) *Assemblées générales en Italie, où les étrangers nobles sont admis, où l'on cause, l'on prend des glaces, l'on joue et l'on s'ennuye.*

Je voyois tous les peuples accourir aux pieds d'un colosse immense élevé dans la plaine, et dont j'admirois l'élévation, les ornemens et la tête superbe. Mais je ne pus m'empêcher de rire de son socle gothique, et de la monstruosité de ses propositions. Je m'en approchai, comme les autres, et bientôt je m'apperçus, avec effroi, que cette machine immense alloit tomber, et ne manqueroit pas d'écrâser, dans sa chûte, la foule qui l'environnoit, et ne sembloit vivre que des égoûts de sa tête (1). Une femme, qui se disoit la Raison, étoit occupée à distiller, dans l'alembic des siècles, un fluide subtil, dont elle remplissoit secrètement de secrets réservoirs ménagés autour de l'effrayante machine. Ce fluide, comprimé dans ses asyles, par la résistance de l'intérêt personnel et de l'autorité jalouse, ne pouvoit s'échapper, et produisoit une fermentation, d'autant plus grande, qu'il rencontroit par-tout des matières combustibles. Tout-à-coup une explosion terrible renverse le colosse, le met en pièces, et le soumet à l'action d'un feu de réverbère, pour en faire couler la matière liquéfiée dans un moule neuf et façonné de main de maître. De noirs et hideux forgerons, après avoir long-temps travaillé au modèle, faisoient jouer des soufflets pour entretenir l'activité du feu.

« Des ennemis de la raison ne pouvant, malgré leurs efforts, parvenir à étouffer ce feu céleste, prirent le parti d'en allumer un autre, d'opposer feu à feu, et d'éteindre l'un par l'autre. Ils évoquerent, du sein des enfers, trois monstres effroyables, que je reconnus pour le *fanatisme*, l'*empirisme*, le *publicisme*, espérant, par leur moyen, faire taire les soufflets ennemis et les démonter. Mais ici, comme ailleurs, la raison demeura

(1) *L'image n'est pas élégante, mais l'expression est juste; et puis je ne suis qu'éditeur.*

victorieuse. Son triomphe s'annonça par une nouvelle détonnation, qui retentit dans toute la montagne et l'ébranla jusques dans ses fondemens.

« Entre tous ces soufflets victorieux, j'en remarquai trois d'une vaste dimension et d'un effet prodigieux. L'ame de l'un animoit un corps long, sec et phosphorique : chacun de ses mouvemens produisoit une étincelle, chaque étincelle une incendie. Les sectateurs de Christ, les prêtres fanatiques et les magistrats pervers, étoient sur-tout la mire de son vent, et la proie de son activité.

« L'ame du second sembloit devoir perdre sa force et son effet, en se répandant autour de son corps, ainsi que la vapeur autour de nos creusets ; mais cet effet n'en étoit que plus sûr, parce qu'il portoit droit au cœur. Les sophistes, les despotes et les femmes, paroissoient être le principal objet de son travail.

« L'ame du troisième animoit un corps large, méthodique et froid, dont l'action principale se dirigeoit sur les monumens historiques, qu'elle depeçoit et analysoit sous le marteau de la critique et au flambeau de la raison (1).

« Quelques sages étoient à genoux devant ces soufflets, et sembloient leur rendre une sorte de culte, pour avoir distillé et répandu leurs esprits généreux dans trente ou quarante mille récipients, et sur-tout, pour avoir réduit en dernière analyse, au résidu terreux, tant d'or faux, tant de compositions factices, tant de brillantes aigrettes, tant de sottises et tant d'abus..... Un nuage s'est élevé tout d'un coup autour de moi, et m'a dérobé la suite de cet étrange tableau. Les efforts que j'ai faits pour m'en ressaisir m'ont réveillé, et jai, depuis ce

(1) *Ceux qui croiront reconnoître à ces portraits Voltaire, Rousseau et Mably, pourroient bien se tromper ; mais on se trompe de plus loin.*

temps-là, cherché si j'en devois l'impression au discours de dame Brigitte, ou à quelque ascendant de Jupiter...»

Ce rêve, et sur-tout cet ascendant de Jupiter, firent beaucoup rire les Romains, naturellement rieurs, lorsqu'ils ne sont pas en représentation. Paracelse, qui ne trouvoit pas le plus petit mot pour rire dans tout ce qu'il venoit de dire, demanda à *monsignor Albani* s'il ne lui étoit pas échappé quelque bêtise. Non, répondit celui-ci, mais une autrefois je vous conseille de ne plus faire part de vos rêves dans les conversations.

Les Français, qui, malgré la légéreté qu'on leur reproche, ne rient pas toujours, n'avoient pas entendu de sang froid le rêve de Paracelse. Ils crurent y découvrir un sens profond, et qui les regardoit. Ils se réunirent et convinrent d'en aller demander l'explication à sainte Brigitte, dont ils respectoient la sagesse, sans trop croire à ses oracles. Le vendredi suivant, jour où la sainte virtuose faisoit des conférences publiques, tantôt sur des matières spirituelles, tantôt sur des sujets de politique, ils se rendirent à son palais, où ils virent et entendirent les choses merveilleuses que renferme le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Seconde révélation de Sainte Brigitte.

UN cercle nombreux l'environnoit et sembloit dévorer les paroles qui sortoient de sa bouche. Soit par ses émissaires adroitement répandus dans la ville, soit par inspiration divine, elle savoit ce qui s'étoit passé chez le cardinal Colonne ; elle connoissoit l'intention des François, et sans leur donner le temps de l'interroger, elle commença de cette manière. « Malédiction

sur la tête des pasteurs qui dévorent les troupeaux de mes paturages, dit le seigneur. » Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël, aux pasteurs qui ont mal gouverné leur troupeau : « Vous avez mal gouverné mon troupeau, et vous ne l'avez point visité aux jours de sa maladie ; j'examinerai les motifs de votre conduite et mon bras puissant vous punira d'autant plus sévèrement, qu'il aura été plus long-temps suspendu ; je rassemblerai le reste de mes ouailles dispersées sur les terres voisines, je le ramenerai dans leurs champs dévastés ; j'y ferai couler des ruisseaux de lait, et l'herbe y croîtra en abondance ; leur bonheur, ô tyrans populaciers ! sera le premier des supplices qui vous attendent ; je leur donnerai d'autres pasteurs et d'autres guides, et j'exterminerai sans pitié tous ceux qui auront porté le trouble et la désolation dans mon troupeau ; je releverai le trône des rois, et renverserai celui des philosophes.......

J'entends la voix du coq, il chante ; écoutez, esprits foibles qui murmurez contre la divine providence, et vous, tremblez esprits incrudules, qui osez douter de son pouvoir.

Il est nécessaire qu'il y ait des méchans pour exercer la patience des bons. Il est nécessaire qu'il y ait des volcans, des pestes, des révolutions et des alchimistes pour manifester la puissance du Très-haut ; mais de même qu'il ne peut y avoir de paix entre le loup et l'agneau, il ne peut y avoir de concert entre le dieu de Belial et celui d'Israël ; les prophètes de Bélial auront beau rêver, crier et déclamer, leurs paroles insensées retomberont sur leurs têtes coupables, ainsi que la flèche qu'un vent du nord repousse sur le chasseur. Soyez donc attentifs, voici ce que dit le seigneur dieu des armèes.

« Allez vers celui qui habite l'entrée de la caverne du midi, et dites-lui, en mon nom : Qui es-tu ? que demandes-tu ? pourquoi creuser ces tombeaux, et à qui destines-

tu ces poignards ? ton jugement est prononcé dans la mémoire des hommes, et dieu l'a ratifié ; ton nom vivra comme celui de Caïn, et tes enfans te maudiront jusqu'à la dernière génération ; réponds malheureux, parois au milieu de cette assemblée, je te somme, au nom du Dieu vivant, de paroître et de répondre à mes questions (1).

CHAPITRE VIII.

Apparition d'un Phantôme.

Le soleil pâlit, la terre trembla, et à la lueur d'un éclair épouvantable, on vit sortir d'un mur un spectre au visage bronzé, à l'œil en feu, les bras et les cuisses nues, le sabre à la main et un bonnet rouge sur la tête. *Vive la nation*, s'écria-t-il tout d'un coup, d'une voix effrayante et prolongée ; par quelle vertu, par quelle puissance suis-je forcé de paroître au jour quatre cent quatre-vingt-dix ans avant ma naissance ? je renie Dieu et ne reconnois aucun pouvoir supérieur au mien ; où suis-je? que me veut-on ?

Sainte Brigitte. C'est à moi que tu répondras ; homme ou diable, écoute mes questions, et au nom de dieu, réponds avec précision et fidélité : qui es-tu ?

Le spectre. L'enfant du péché.

Sainte Brigitte. Ton nom ?

Le spectre. Jacques-le-Cruel.

Sainte Brigitte. Ton pays ?

Le spectre. La France.

---

(1) *Il est inutile de prévenir que plus le stile des prophêtes est décousu, plus leurs prophéties inspirent de confiance.*

SAINTE BRIGITTE. Tes desseins ?

LE SPECTRE. De renverser les trônes et les autels.

SAINTE BRIGITTE. Tes moyens ?

LE SPECTRE. Le meurtre et l'incendie.

SAINTE BRIGITTE. Tes principes ?

LE SPECTRE. Un seul, l'Egalité absolue.

SAINTE BRIGITTE. Tes maximes ?

LE SPECTRE. Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ; tous les hommes sont égaux ; tous les biens sont communs ; point de prêtres ; point de nobles ; point de rois. Les prêtres, les nobles et les rois ont fait plus de mal au monde que la peste, la guerre, la famine, la vérole et la fièvre. Le peuple est souverain ; c'est à lui de se gouverner comme il veut. Le peuple est fort, c'est à lui de briser et de refaire même les élémens. Le peuple est juste, c'est à lui de juger et de punir tous les forfaits. Avec des mots et de la bouffissure, nous nous rendrons bientôt maîtres de l'opinion publique ; nous mettrons la liberté en devise, la morale en maxime, et le bonheur en vanterie ; notre impudente loquacité, notre art, nos intrigues réunies à la toute puissance redoutable des associations secrettes, donneront par-tout du poids à nos principes destructeurs, et nous procureront une influence aussi funeste que réelle.

SAINTE BRIGITTE. Quel est ton but ?

LE SPECTRE. L'anéantissement ou au moins le partage de la France. Soudoyés pour cela par l'or des puissances étrangères qui, depuis long-temps, jalouses des avantages de ce beau pays, convoitent son déchirement ; secondés par le troupeau nombreux et moutonier des sots qui, toujours prompts à obéir par crainte, et à suivre par foiblesse, qui, par un instinct commun à tous les êtres animés, sont toujours prêts à exercer leurs forces, n'en aiment l'usage que dans l'excès, et ne connoissent point de milieu entre l'esclavage et la tyrannie, nous

aurons bientôt fait d'un empire florissant, une vaste curée et un cimetière immense.

Sainte Brigitte Le peuple se lassera de vos forfaits, et s'en vengera sur vos têtes.

Le Spectre. Il n'y a nul doute qu'il s'en lassera et qu'il s'en vengera ; mais nous aurons fait bien du mal avant cette époque ; le peuple tout puissant pour abattre et intimider la tyrannie, parce qu'il ne faut pour cela que des bras et point de tête, devient embarrassant et dangereux, quand il faut recréer un gouvernement, parce que ce ne peut être que l'ouvrage de la sagesse, des lumières et de la modération. Il s'agit bien de recréer ! Il ne s'agit pas d'avantage de prévoir ; les grands pressent l'orange et jettent l'écorce, le peuple démuselé déchire presque toujours les imprudens qui lui ont rendu sa liberté.

Des brigands hardis, conjurés pour perdre et déshonorer la France, peuvent être pendus un jour, mais ne peuvent être arrêtés par cette crainte.

Sainte Brigitte. J'entends parler de réformes, de lumières, de liberté et de philosophie ; qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Le Spectre. Rien ; c'est de la poudre que nous jetterons aux yeux des sots et des ignorans : lorsque nous appellerons les uns et les autres à la discussion des questions politiques, lorsque nous paierons des voix pour pour appuyer nos opinions, et des bras pour égorger nos adversaires, peut-il être question de réforme et de liberté ? lorsque nous aurons fait accroire à cette classe d'hommes brutaux, qu'ils sont le peuple parce qu'ils sont pauvres, et qu'ils sont le souverain parce qu'ils sont le peuple, est-ce-là un produit des lumières et de la philosophie ?

Par suite de cet oubli de tous les principes et de cette dégradation de toute morale, après avoir élevé, nourri, enrichi une troupe d'aboyeurs qui n'auront ni feu ni lieu,

et moins de morale encore que de culottes, nous dirigerons nos grands coups contre les propriétés, nous souleverons tous les hommes qui n'ont rien contre tous ceux qui ont quelque chose; nous appellerons les bandits contre les magistrats, les municipalités contre les districts, ceux-ci, contre les départemens, les fauxbourgs contre les villes, les volontaires à chapeau contre ceux qui ont des bonnets, les fusils contre les piques, les soldats contre les officiers, les troupes nationales contre les troupes de ligne; forts de ces arrangemens, nous égorgerons alors sans pitié, hommes, femmes et enfans; on entassera les morts dans les rues; on promènera les têtes sur des piques, afin d'accoutumer le peuple à la vue du sang, et de lui ôter, par l'habitude de ce dégoûtant spectacle, cette horreur secrette et naturelle que tous les animaux éprouvent à l'aspect des cadavres de leur espèce. Ivres de sang, de vin et de fureur, nos satellites danseront en rond sur des monceaux de cendre et de morts; nous nous inquiéterons peu de la sensation que de pareils forfaits exciteront en Europe; loin de nous effrayer des menaces et des armées de nos ennemis, nous les provoquerons par les plus sanglantes injures, par les ironies les plus amères, et surtout, par des attentats nouveaux, et tels, que ceux de Thieste et d'Atrée seront à peine remarqués, après eux: à leur récit, l'univers entier frémira d'horreur et d'épouvante (1).

Par Saint Denis! tu mourras avant le temps, s'écria d'une voix terrible, Raoul de Nèsle, et se précipitant, l'épée à la main, sur le spectre infernal, il alloit le pourfendre; que fais-tu Raoul, dit Sainte Brigitte? quand par sa nature cette ombre ne seroit pas invulnérable,

---

(1) *Il faut qu'il y ait ici de l'exagération; car il est impossible que de pareils monstres puissent jamais exister, et moins en France qu'ailleurs.*

saches qu'elle est inviolable, étant ici sous ma protection et en vertu d'un décret de l'Eternel; réprimes donc ta colère, et remets ton épée dans le fourreau si tu ne veux t'exposer à frapper un coup dans l'eau.

CHAPITRE IX.

Allégorie frapante.

LE phantôme avoit disparu pendant cette rude apostrophe, et tandis que les Italiens se vouoient à leur *madonna*, et les Français au diable, pour expliquer cette étrange apparition, Sainte Brigitte se recueillit et parut un instant plongée dans une profonde rêverie : puis, rompant tout-à-coup le silence : « malheur, dit-elle, sur la tête des incrédules : mille fois malheur sur la postérité de ceux qui font la guerre aux rois et aux dieux. O vous, mes amis, qui venez m'entendre pour vous instruire, et non pour me censurer (1), écoutez ce que dit le Seigneur : j'entends la voix du cocq ; l'esprit de Dieu souffle dans mon ame : le livre des destinées souvre devant mes yeux. Voici ce que dit le saint homme Job : « Alors que les puissances des ténèbres auront obtenu du ciel la permission de culbuter les meilleures têtes et de renverser un des plus beaux trônes de l'Univers, il se formera une assemblée d'arabes du désert, à l'effet de concerter un plan général de dévastation. Ils supplanteront les grands et renverseront les prêtres dans le fond d'un puits empoisonné. Ils répandront avec le fiel et l'absynthe, l'opprobre sur la tête des rois, et la confusion dans le cabinet des princes de la terre. Ils opprimeront tous ceux

(1) *A cette crainte perpétuelle de la censure qui perce dans les sermons prophétiques de Sainte Brigitte, on voit bien qu'elle n'étoit que l'agent secret de Boniface.*

qui brilloient jadis d'un éclat naturel ; et ils revêtiront d'un éclat emprunté tous ceux qui jadis étoient opprimés.

Ils mettront les ténèbres à la place des lumières, la folie à celle de la raison, la force au séjour de la justice, et la licence en guise de la liberté.

Les conseillers des rois, frappés subitement d'aveuglement, de stupeur et de lâcheté, hâteront par leurs sottises, le cataclisme universel.

Les magistrats se couvriront de cendres pour ne pas voir le désordre des poulies ; les juges n'oseront juger les délits, de peur d'irriter les peuples.

Les femmes seront dépouillées, nues, et traînées dans ce honteux état au milieu des rues. Les soldats fuiront en criant victoire, et ne seront braves que contre leurs officiers. Les peuples, renommés jusqu'alors par la douceur de leurs mœurs, seront changés tout à coup en chats-tigres, en chiens enragés, en tauraux furieux.

Les chefs, après avoir entraîné leurs caravannes de déserts en déserts, et de cavernes en cavernes, finiront par se précipiter avec elles, dans les affreux précipices du mont Causace ».

Ne méprisez point les paroles de Job, ô vous, jeunes guerriers que la tournure legère de votre esprit engage à rire de tout, et songez que S. Paul a dit : « Il ne faut point rejetter les prophéties, mais les éprouver, et retenir les bonnes «. Et avant S. Paul, Salomon avoit écrit : « Que le sage qui entend les paraboles, en devient plus sage, et que l'homme qui devine les allégories, est plus propre à gouverner les hommes ». Ecoutez donc, ô Français, ce qui me reste à vous dire ; j'entends le chant du coq, et *cet oracle est plus sûr que celui de Calchas !*

Dans une riche contrée de l'Europe, vivoit jadis un grand seigneur. Ses biens étoient immenses ; sa générosité étoit inépuisable ; ses manières étoient engageantes, sa mine étoit noble et de haute apparence ; cinq enfans,

trois intendans, trente valets, composoient sa maison, où respiroient la grandeur et l'opulence ; on eût dit que c'étoit le séjour du bonheur.

Parmi les enfans, trois étoient forts, hardis, entreprenans, et vigoureusement constitués ; mais n'ayant jamais voulu recevoir aucune instruction, et méprisant souverainement les talens agréables, ils s'étoient entièrement livrés aux travaux des mains. On les voyoit tour à tour suivre les valets à la charrue, et précéder les ouvriers dans l'attelier ; cette vie leur plaisoit. Leur destination sembloit indiquée par leur robuste conformation. Les deux autres, plus jeunes, brillans d'esprit, de graces et de parure, partageoient leur temps entre l'étude et les plaisirs ; ils voyoient des femmes *délicieuses*, jouoient *divinement* la comédie, et donnoient des concerts *admirables*. Lorsqu'ils avoient faim, une table abondante et délicate servoit leur goût et réveilloit leur appétit ; lorsqu'ils voyageoient, un char brillant, et traîné par des chevaux gris-pommelé, les portoit rapidement d'un bout de l'empire à l'autre. Lorsqu'ils dormoient, de jeunes circassiennes veilloient autour de leurs lits, pour en éloigner les mouches et les importuns. Par réflexion, les trois aînés trouvoient bien quelque chose à dire à ce train de vie, dont ils payoient une partie des frais : mais par sentiment, ils retournoient à leurs travaux ordinaires ; et, satisfaits des besoins, ainsi que des plaisirs de la nature, ils ne songeoient nullement à exercer leurs droits et leur souveraineté.

Quelque fût le luxe d'Ariste et de Levi ; quelque dispendieuses que fussent leurs fêtes et leurs fantaisies, la fortune de leur père étoit si considérable, qu'elle n'en eût jamais été altérée ; si, par un malheur commun à tous les gens riches, celui-ci ne se fût entièrement abandonné à ses gens d'affaires, qui le berçoient de leurs contes, l'endormoient de leurs rapports, l'enyvroient d'éloges, et le voloient toute la journée.

Quelle fortune eût résisté à ces continuelles dilapidations ! Tant fut opéré par les uns et par les autres, que tous les canaux en furent bientôt desséchés. Les bois étoient coupés, les fermiers en avance de trois années, les maisons menaçoient ruine ; le crédit étoit épuisé ; un jour qu'il fallut faire un grand paiement, il ne se trouva pas un sol dans la caisse. Il falloit pourtant payer, ou déclarer une honteuse banqueroute. Les enfans sont avertis ; on s'assemble chez le père ; chacun donne son avis : les trois aînés proposèrent brusquement la suppression des chevaux, des maitresses et des repas ; ils demandèrent en outre, aux gens d'affaires, des comptes du passé, et la responsabilité pour l'avenir. Aux premières paroles de réformes et de suppressions, Ariste et Levi commencèrent par jetter les hauts cris, et finirent par en sentir la nécessité : il étoit tard, on s'arrangea.

Cette nouvelle déconcerta prodigieusement les gens d'affaires. Ils tinrent conseil : le résultat fut de circonvenir plus jamais leur foible maître, et de séparer sa cause de celle de ses enfans, dont la coalition devenoit d'un exemple effrayant pour tous les pères de familles. Voyez-vous, lui dirent-ils, où tend cette insolente besogne ? sentez-vous où entraîne une pareille conduite ? elle tient à de vastes projets. Les ingrats veulent vous dépouiller de votre autorité, de vos biens, vous interdire, et que savons-nous ? vous renfermer, peut-être, pour le reste de vos jours.

Le maître étoit foible, mais bon ; il ne put croire à ces affreux présages. Mes enfans me sont chers, répondit-il ; je suis heureux de leur bonheur, et satisfait de leur amour : il faut écouter leurs représentations, si elles sont justes, et céder à leurs instances, si l'objet en est utile. Qu'appelez-vous, des instances et des représentations, reprirent les gens d'affaires ; ce sont des ordres qu'ils intiment, ce sont des droits qu'ils exercent ; à peine

avez-vous celui d'examiner leurs cahiers et d'accepter leurs ordonnances.... Nous désirons être mauvais prophêtes ; mais craignezles suites de cette innovation. Je ne crains rien, dit le bon seigneur, tant que j'ai mon cœur pour guide, et le bonheur de mes enfans pour objet (1)....

Cet homme est en enfance, dirent les gens d'affaires, en quittant le cabinet de leur maître. Il nous abandonne; nous sommes perdus, si nous nous abandonnons nous-mêmes. Nous n'avons plus qu'un parti ; c'est de brouiller les cartes ; combattons les enfans les uns par les autres: divisons cette ingrate famille, et s'il faut périr, nous ne périrons que sous ses ruines.

Diviser n'est pas difficile, en général, et nous le sera d'autant moins ici, qu'*Ariste* et *Levi* n'ont cédé qu'à la nécessité. L'habitude et la réflexion nous les ramèneront. Le premier ne consentira point à quitter ses armes, son nom, sa livrée, pour la bèche et le sareau du laboureur. Le second regrette trop vivement sa table, ses maitresses et son luxe, pour ne pas saisir avidemment les moyens de les reprendre. Nous les lui promettrons. Soyons prodigues d'espérances et de promesses.... Quant aux aînés, j'avoue que leur réduction sera plus difficile. Ce sont des brutaux qui n'entendent pas raillerie. S'ils n'ont pas d'esprit, ils ont du bon sens, et au lieu de vanité, ils ont reçu l'obstination. L'une n'est pas si aisée à vaincre que l'autre : nous le tenterons cependant, et nous emploierons tour-à-tour les bonbons et les menaces ; il n'y a peut-être pas un homme inaccessible à la fois à ces deux moyens de corruption. Allons, chacun a notre poste, et tenons-nous à l'affut des circonstances.

---

(1) *Il faut avoir le cœur plus dur que celui d'une assemblée, et la tête plus ébahie que celle de la* commune, *pour ne pas être ému de ces touchantes expressions ; mais que pensera-t-on de ceux qui les ont dénaturées ?*

Tandis

Tandis que les gens d'affaires tenoient ce conciliabule, les cinq frères, rassemblés autour d'un grand bureau, ne surent d'abord quelle contenance tenir. Après quelques débats sur un vain cérémonial et beaucoup de protestations d'une bonne foi plus vaine encore, ils convinrent d'un ordre de travail qu'ils suivirent d'abord avec ardeur; mais au lieu d'examiner les comptes de régie et de sonder la profondeur de la dette, ils s'amusèrent à escarmoucher sur les prérogatives et les priviléges. Ils s'égarèrent dans une abstraite métaphysique; ils échafaudèrent des plans de réforme sur des principes chimériques et sur des phrases gigantesques. Les trois aînés, forts de leur droit autant que de leur nombre, pressèrent leurs frères avec une hauteur qui les révolta. Ceux-ci commencèrent à se repentir d'une condescendance dont on abusoit si étrangement. Ils louvoyèrent, biaisèrent, intriguèrent, pour renverser le très-ridicule échaffaudage des ces ignorans architectes. Réunis aux gens d'affaires et à tous les mécontens des environs, il ne leur fut pas difficile d'élever des contre-batteries et de miner sourdement le nouvel édifice.

On se disputoit, on s'échauffoit en public et en particulier, on rappelloit les femmes et les flatteurs. On passoit les nuits à boire et à se moquer des faiseurs : tout annonçoit le retour de l'ancien régime, lorsque les trois intrépides travailleurs, désespérés de rencontrer sans cesse des obstacles imprévus, et irrités d'une résistance inattendue, saisirent un jour leurs frères au corps et les châtrèrent d'une main vigoureuse, tandis que de l'autre ils dérouloient devant eux les preuves de leur perfidie.

En pareil cas, il n'y a point de preuve qui tienne, et on s'imagine aisément la rage et le désespoir des malheureuses victimes de cette barbare opération. Dans leur douleur profonde, ils appellèrent à leur secours le ciel et la terre; leur père épouvanté partagea leur douleur

et promit de la venger ; mais il n'étoit pas temps encore d'éclater. Il s'établit une guerre sourde et active entre le cabinet du père et le conseil des enfans : on vit constamment une marche contradictoire dans les opérations successives de finances, d'administration, de police : c'étoit une véritable toile de Pénélope, dont les plus habiles observateurs ne pouvoient ni saisir l'utilité, ni prévoir la fin.

Il falloit pourtant sortir de cet obscur labyrinthe, et on ne pouvoit gueres en sortir sans une seconde révolution. Les deux partis s'accusoient réciproquement de lâcheté, de trahisons et de perfidie. On s'épia, on se défia, on établit de part et d'autre des comités secrets d'insurrection. Enfin le jour arriva où les coups succédèrent aux injures. Le choc fut violent et terrible ; mais enfin Ariste et Levi succombèrent et furent plattement et complettement battus ; le père fut interdit et renfermé, et il fut question de lui faire un procès criminel, pour avoir eu l'audace de se défendre, ou plutôt pour avoir eu le malheur d'être vaincu. Les gens d'affaires furent chassés, les esclaves furent mis en liberté, on éleva des autels à Saturne, et on jura de rappeller le siècle d'or et de maintenir l'égalité. L'Égalité !

— Que parlez-vous d'égalité et de siècle d'or, dirent les nouveaux affranchis ? Si vous n'avez pas prétendu vous moquer de nous, vous partagerez avec nous les biens de M. votre père.

— Notre père vit encore, et quoiqu'interdit, nous lui devons des égards et une grosse pension.

— Si votre père est un traître, il n'a droit ni à vos égards ni à vos pensions. Partageons ses dépouilles, nous sommes les plus forts.

— Un moment. Partageons les biens d'Ariste et de Levi : ce sont des lâches et des émigrés.

— Nous partagerons les vôtres ; nous sommes les souverains, car nous sommes les plus nombreux.

— Vous êtes des ingrats, des monstres.... Puisque vous n'avez d'égards ni pour les propriétés ni pour les personnes, nous allons faire un décret qui les mettra sous la sauve-garde de la loi.

--- Ah ! vous perdez la tête. Où est la loi, quand ceux qui la font se chargent de la faire exécuter ? Nous usons, à votre égard, du droit dont vous avez usé à l'égard de vos frères. Vous les avez chassés, quand ils vous ont contesté votre pouvoir : nous vous chassons, parce que vous contestez le nôtre, et cela est juste.

Les trois frères, mécontens de ces raisons, voulurent encore raisonner; mais les valets en pendirent deux et mutilèrent le troisième. Il y a tel forfait après lequel on ne peut ni ne doit plus s'arrêter, et dont il semble qu'il faut combler la mesure, pour en assurer l'impunité. Celui-ci étoit du nombre. Les affranchis le sentirent, et pour ne rien laisser derrière eux, ils massacrèrent le vieux seigneur dont la vie devenoit embarrassante et la garde trop difficile. Libres de tous soins, ils ne songèrent plus qu'à faire nôces et festins. Tout alla bien tant qu'il y eut du vin dans la cave et du bled dans les greniers; mais lorsque la fin des provisions arriva, ils commencèrent à s'inquiéter du succès de leurs opérations. Tailler les vignes, labourer la terre, couper les foins, leur parut une besogne trop dure et trop au-dessous de leur dignité. Voler leur parut plus commode, et comme il faut colorer aux yeux des sots toutes les actions susceptibles d'une mauvaise interprétation, ils dirent hautement qu'ils vouloient partager avec leurs voisins des biens que la nature a rendu communs à tout le monde.

Le premier seigneur qu'ils crurent honorer de leur visite, vint la recevoir à la tête de dix de ses vassaux armés comme lui de fouets et de chaînes. A la vue de ces armes, qu'ils connoissoient trop bien, les insolens

coquins prirent honteusement la fuite. On courut après eux ; ils furent attrapés, fustigés et remis aux fers pour le reste de leurs jours ; on auroit pu les envoyer au dernier supplice ; mais outre qu'ils étaient plus égarés que coupables, à quoi sert un supplice qui venge des morts et ne prévient aucun crime ? L'esclavage est une peine aussi rigoureuse que la mort et cent fois plus utile. La peine de mort nuit à la société par les exemples qu'elle donne aux hommes. Voilà pourquoi les rebelles ne furent pas pendus.

CHAPITRE X,

Qui peut servir de transition.

Assurément cette femme est folle, disoit *Durand*, en s'en allant : elle est folle ou le roi n'est pas noble. Elle n'est point folle, reprit Guillaume de Nangis ; ses idées sont nettes, ses raisonnemens sont justes et ses conceptions hardies. Elle a beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup médité. Si la prophétie n'est qu'une prévoyance des événemens, fondée sur des causes morales et tirée par induction des événemens passés, je ne balance point à mettre la comtesse au-dessus des prophètes venus et à venir. J'étudie sa conduite ; j'écoute avec attention, j'aime sa morale, et j'admire sa politique, qui lui fait couvrir d'un voile religieux ses sublimes conférences. Je ne suis point éloigné de croire que ces mêmes conférences, avec leur mystique appareil, ne soient concertées entre elle et Boniface. En un mot, je ne la crois ni folle, ni sainte, mais bien un instrument ingénieux dont se sert le pape pour étouffer les germes d'un républicanisme naissant, et retenir les rênes du gouvernement qu'il sent prêtes à lui échapper.

Parbleu, nous pouvons aisément détruire ou confirmer cette conjecture, dit *Jean de Meun*, en suivant exactement ses conférences. Elles sont publiques, elles sont annoncées; et quand nous n'en recueillerions d'autre fruit que d'étudier la conduite d'un prince qui s'est ouvertement déclaré l'ennemi du nôtre, ce seroit déjà un grand avantage, puisque nous pourrions déjouer ses projets ambitieux, en les révélant au peuple, qu'il ne gouverne qu'en le trompant.

Cette politique ne seroit ni adroite, ni honnête, dit le jeune Mathieu de Montmorenci; elle ne seroit pas honnête, puisqu'elle violeroit les premiers droits de l'hospitalité qu'on vous accorde; elle ne seroit pas adroite, puisqu'elle pourroit être également funeste à tous les souverains du monde, qui ne peuvent régner que par l'opinion, c'est-à-dire, par la terreur. C'est par cette opinion que par-tout le grand nombre mal conduit ne murmure pas d'obéir au petit nombre. C'est par l'opinion que la force et la souveraineté, qui résident essentiellement dans les nations, ont déposé leur sceptre entre les mains des rois. Cette opinion est tantôt une idée d'hérédité, tantôt un sentiment de supériorité. Quelquefois elle tient à la religion, souvent à l'habitude, plus souvent à la pensée exagérée, qu'on s'est faite de la puisssance qui opprime. Mais toujours, c'est une erreur qui en est la base; cette erreur étoit la même pour Titus et pour Domitien, avec cette différence, que le premier la tournoit au profit des peuples. Adolphe, Boniface et Philippe, gouvernent par le même principe : les uns et les autres règnent sur leurs sujets par leurs soldats, sur lesquels ils règnent par l'opinion.

Suivons les conférences de Brigitte; j'y consens : mais laissons croire au peuple que ce sont des révélations, puisque sous aucun rapport il ne seroit ni utile ni juste de le détromper. Je sais que rien n'est plus séduisant

au premier coup-d'œil, rien de plus philantropique, que de vouloir régner par les lumières ; mais cette idée est fausse et dangereuse en pratique ; elle est fausse, en ce qu'elle implique contradiction, puisqu'on ne peut régner qu'en vertu d'une erreur, ainsi que je l'ai dit plus haut. Elle est dangereuse, en ce qu'elle tend à rompre tous les liens de la société. Le peuple, dans tous les temps, ne peut, par la nature même de ses occupations, prendre et recevoir que des demi-lumières. Or, les demi-lumières, bien plus funestes que l'ignorance, affoiblissent l'empire des sages, nourrissent les soupçons, excitent les défiances, justifient tous les excès, détruisent l'autorité et renversent les gouvernement (1).

Encore une fois, je suis d'avis que nous suivions les conférences de la signora Contessa, mais pour nous instruire, et non pour la censurer.

La conférence étoit indiquée pour le vendredi suivant chez monsignor Ottoboni. Tous les français s'y trouvèrent.

---

(1) *Sans doute la nature n'a pas plus fait les peuples pour être enchaînés que les moutons pour être égorgés ; mais tant qu'il y aura des moutons et des peuples, ceux-ci seront enchaînés, ceux-là seront égorgés. Il y aura toujours dans la société des riches qui jouiront et des pauvres qui seront privés. Toujours et en tout pays, un petit nombre d'hommes éclairés, courageux, riches ou intrigans, feront mouvoir à leur gré la tourbe ignorante et crédule. Toujours l'on verra des charlatans se faire suivre par des dupes, les foibles subjugués par les forts, le grand nombre conduit par le petit nombre.*

CHAPITRE XI.

Troisième révélation de Sainte Brigitte.

Toute la noblesse romaine y étoit rassemblée dans une grande et magnifique salle, au fond de laquelle sainte Brigitte étoit assise sous un dais de velours cramoisi. Après une courte et fervente invocation à l'Esprit-Saint, elle commença ainsi :

« Magnifiques seigneurs, si le motif qui vous amène ici est raisonnable, si vous n'avez que le dessein de vous instruire, vous ne serez point trompés, et vous méditerez dans votre sagesse les paroles que le Très-Haut m'a révélées. Ce n'est pas la première fois qu'il manifesta ses desseins par l'organe d'une pauvre femme, et tout le monde se souvient encore des prodiges annoncés par Debora. Adorons la profonde sagesse de Dieu, et ne scrutons point témairairement les secrets de sa providence.

» J'entends le chant du coq, et je vois le livre de l'avenir se dérouler devant mes yeux. Apprenez, ô disciples de la sagesse, apprenez à vous défier de vos lumières et à ne point oublier les leçons de l'expérience. Celui-là seul est vraiment sage, qui, appuyé sur les travaux et les instructions des siècles passés, écarte les nuages de l'ignorance, et combat sans humeur les préjugés de la foiblesse. Mais qu'ils sont faux ; qu'ils sont dangereux, ces esprits téméraires, qui foulant aux pieds l'expérience, et dédaignant de consulter leurs devanciers, se créent des systêmes nouveaux, dont ils ont trouvé le modèle unique dans leurs étroits cerveaux ! Ceci n'est point un cas métaphysique : dans quatre-vingt-quinze lustres, un génie révolutionnaire soufflera sur le globe.

« Alors, nation s'élèvera contre nation, royaume contre royaume ; il y aura pestes, famines, émigrations et

tremblemens de terre en divers lieux ; alors reviendront sur leurs pas les tyrans d'Athènes, chassés par Harmodius, et qu'on croyoit exterminés par Aristogiton. Ils reviendront plus furieux et plus terribles que jamais : les femmes et les enfans trembleront à leur aspect ; les hommes seront frappés de stupeur et de paralysie. Les uns livreront leurs pères et leurs amis, pour des chiffons de papier ; les autres mangeront leurs bienfaiteurs et leurs maîtres, au son d'une hymne guerrière, faite par un algonquin. Chacun sera isolé et craindra pour ses jours. Plusieurs faux prophètes s'élèveront soudain au milieu de mon peuple, criant, buvant, jurant, décevant la multitude par des prestiges ou grossiers ou indécens. La charité s'éteindra sur la terre ; la foi sera honnie, l'espérance sera perdue ; l'iniquité abondera : mais oyez bien ceci : qui persévéra jusqu'à la fin, sera sauvé.

Malheur donc à ces nobles, ducs, comptes et marquis, qui auront provoqué ces secousses effroyables, par leur insolent orgueil et leur indiscrète cupidité. Malheur à ces houberaux qui, oubliant que les distinctions ne sont que le prix du mérite et non pas de la naissance, mettront toujours la naissance à la place des talens et des vertus, et forceront le peuple redresseur des torts dont il fut long-temps la victime, à renverser les châteaux, à brûler les parchemins, à se moquer de la célébrité ; la vraie célébrité appartient de droit au général habile qui a sauvé sa patrie, à l'homme d'état qui l'a bien servie, au magistrat vigilant, à l'écrivain philosophe, à l'orateur éloquent ; ô vous, qui eûtes pour ancêtre un de ces tyranneaux féroces, qui, du haut de leur ferté, tiroient sur les passans! êtes-vous d'un limon plus pur, avez-vous le sang plus vermeil, les organes plus vigoureux, le cœur plus élevé ? avez-vous exclusivement reçu le talent de la parole, le génie de la pensée, le courage des actions? Déchirez, déchirez le bandeau que la vanité mit sur vos

yeux ; songez que les hommes en masse sont toujours justes, lors même qu'ils refusent leurs hommages à l'orgueil sans titres, et à la noblesse sans services. Les talens, les vertus, voilà vos titres ; être utile à la patrie, voilà vos preuves.

Malheur au gouvernement foible ou corrompu, dont le chef est un mannequin, les agens des fripons, les finances sans ordre, les loix sans force, et la politique sans morale...... ; malheur aux prêtres, qui, par le scandale et la témérité de leur mœurs, auront hâté sur la terre ce déluge de maux ; malheur à ces ouvriers indignes, qui, traînant dans l'oisiveté leur coupable vie, auront dérobé le salaire aux laborieux et véritables ouvriers. Ils seront rejettés de la vigne du Seigneur, honnis et dispersés sur la surface de la terre. Vêtus de peaux de bête, couverts de honte et de confusion, ils habiteront la terre de Caïn, ils mangeront un pain de douleur, ils boiront le calice d'armertume, ils maudiront leur existence, leur aveuglement et leur fanatisme.

Pour l'intérêt des princes, autant que pour le bonheur des peuples, on ne sauroit rappeller trop souvent aux hommes, que les prêtres scandaleux et les nobles insolens sont les fléaux de la société, et les polypes des gouvernemens ; on ne sauroit trop répéter que toutes les fois qu'un gouvernement ne respecte plus la volonté générale, qu'il substitue son pouvoir à celui des loix, qu'il traite l'homme avec orgueil, le mérite avec indifférence, le malheureux avec dureté ; tous les fois qu'il sacrifie sans scrupule et sans mesure le bonheur du peuple à une douzaine de familles, les finances à ses fantaisies, la paix à sa gloire, l'honneur à sa cupidité, ce gouvernement est mort, ou s'il vit encore, ce n'est plus que comme ces arbres frappés de la foudre, que le moindre contact réduit en poussière. Ecoutez

donc cet arret de l'éternelle justice, ô vous qui gouvernez les hommes ! Lorsque l'homme qui sait plaire est préféré à celui qui sait être utile ; lorsque les honneurs, les places et les pensions sont prodigués à l'intrigue ; lorsque le fardeau des impositions devient trop lourd ; lorsque les canaux du commerce et de l'industrie sont ou engorgés par les prohibitions tyranniques, ou desséchés par la cupidité fiscale : c'est bien force de périr ou de changer de position. Il y a un terme à tout ; à la patience des peuples comme aux abus des gouvernemens. On commence par murmurer sourdement ; on finit par se plaindre hautement ; on n'attend plus que l'étincelle pour éclater : l'étincelle part ; l'empire est soulevé, et le gouvernement renversé. Tremblez ; voici les suites. Alors, les ambitieux, les brigands, les démagogues, les Parias se frottent, se heurtent, se brisent les uns contre les autres, et broyent, dans leurs effroyables collisions, les trônes, les autels et les propriétés ; alors, tous les maux de la guerre, de la famine et du fanatisme, tombant à la fois sur un malheureux pays, le réduisent à la fâcheuse nécessité d'appeller les étrangers à son secours ; alors, les étrangers se disputant les lambeaux sanglans de cette vaste curée, acheveroient promptement sa ruine, et battiroient de nouvelles cités sur un monceau de cendres, si le ciel enfin, las de toutes ces calamiteuses injustices, n'envoyoit, pour en arrêter le cours, un fier guerrier, lequel, instrument de son bras vengeur, chassera les étrangers, exterminera les brigands, et poursuivra les Parias jusques dans les cavernes du midi, où ils seront dévorés par les poux, les scorpions et les coqsigrues. Le chef de la foi, qui, tel qu'un grand arbre courbé par l'orage, avoit d'abord fléchi la tête sous le poids de ces terribles fléaux, la relèvera calme et pleine de sérénité. Les cardinaux seront rétablis dans leurs do-

maines et dans leurs dignités. La ville de Rome recouvrera ses prélats, ses artistes et ses *castratis*. Les enfans reconnoîtront leurs pères au milieu des camps. Les époux caresseront leurs femmes au milieu des chemins. Les graces, à l'œil tendre, au teint de rose, à la démarche légère, réparoîtront fraîches et brillantes, tenant en main des lys aussi blancs que leur sein. Les peuples les accueilleront avec transport, et chanteront en leur honneur des hymnes de joie : avec la soumission renaîtra le bonheur ; et cet heureux instant, hâté par mes vœux, sera le prix de vingt années de souffrances, de dix années de travaux, et le fruit d'un nouveau gouvernement, dont j'aurai l'honneur, magnifiques seigneurs, de vous entretenir vendredi prochain.

CHAPITRE XII.

Lettre d'avis.

Le lundi suivant, Boniface avoit reçu, au milieu du sacré collége, la lettre suivante :

Citoyen, je t'adresse un exemplaire de mon livre intitulé : *Les préjugés détruits.* Tu n'y trouveras ni miracles ni mystères, mais la vérité franche et simple ; point de cérémonies réligieuses, mais l'exacte probité ; point de culte, mais des vertus ; point d'imposition, mais la sagesse et la raison. L'heure est enfin venue de faire entendre sa voix à cette race bonne, plus encore qu'insouciante, qui s'est par-tout, et depuis tant de siècles, abandonnée à ses séducteurs et à ses tyrans ; qui, dans tous les pays, s'est laissée prendre à de vaines grimaces, épouvanter par des phantômes impuissans, et gouverner par de grossiers mensonges.

Si tu es jaloux d'acquérir de la gloire ; si tu veux

empêcher ton nom d'aller s'ensevelir dans la liste méprisable des papes tes prédécesseurs, qui seroient tous oubliés, si l'excès de leur avarice et de leur cruauté, de leur luxure et de leur hypocrisie n'en rappelloient plusieurs à l'exécration des hommes; si tu veux te placer à jamais dans la liste précieuse des amis de la vérité et de l'humanité, quittes cette thiarre ridicule, symbole antique de l'imposture, et le sceau formel des crimes et de l'orgueil monstrueux de presque tous ceux qui t'ont précédé.

Le temps de la sotte crédulité, de l'erreur et de la folie, ce temps est passé. La philosophie se montre à l'univers, et la vérité chasse par-tout et l'avarice et l'ambition, et l'hypocrisie des prêtres, seules causes de l'esclavage des hommes.

Au nom de tes jouissances et du sang humain que ton obstination peut faire couler; au nom du bonheur de quelques peuplades ignorantes que ton fanatisme et ton orgueil peuvent faire égorger; au nom de ta sûreté, descends au niveau de la raison; rappelles-toi les mœurs de Jesus et de ses disciples : aucun d'eux ne fut ni prince, ni roi; aucun d'eux n'eut des armées à sa solde; aucun d'eux n'eut la sotte prétention de gouverner les hommes : fais comme eux; détruis, combats les préjugés : aussi bien seront-ils détruits sans toi; mais si tu veux y concourir, suis le conseil de la prudence, deviens philosophe par nécessité, hâte-toi : tu n'as qu'un moment; il faut le saisir..........

Signé, NOGARET.

Cette lettre, qui parut d'abord étrange au saint-père, finit par le faire partir d'un éclat de rire immodéré, qui étonna beaucoup les vieux cardinaux. Que signifient ces ris? que veut dire cette lettre, se demandoient-ils tout bas les uns aux autres? Boniface, toujours en riant,

leur remit la lettre. Un secrétaire en fit une lecture, qui fut souvent interrompue par des marques de la plus haute indignation.

Excommuniez l'auteur insolent, s'écrioit l'un : brûlez cette lettre sacrilége, disoit l'autre : gardez-vous de la montrer, disoient les plus jeunes : soyez inexorables, disoient les plus vieux.

Vous n'avez pas le sens commun, reprit Boniface. Cette lettre est un chef-d'œuvre de folie plus que d'insolence ; elle doit inspirer plus de pitié que de colère. Pour moi, j'avoue qu'elle m'amuse infiniment. Ces français sont d'une étrange espèce ! Savez-vous le parti que je vais prendre ? le voici irrévocablement. Je m'en vais faire distribuer 3 mille copies de cette excellente pantalonade, et je parie mille onces d'or contre un ducat, qu'elle affermit la chaire de saint Pierre autant et plus que les sermons de la vieille Suédoise. A ces mots, les cardinaux pâlirent, mais n'osèrent combattre le projet du Saint-Père. Ils connoissoient tous son inflexible courage et son indomptable fermeté. Ils se regardèrent et sortirent épouvantés des suites d'une pareille publicité. Le pape, en effet, fit répandre, le même jour, et les jours suivans, 3 mille copies de la douce épître de Nogaret.

Deux jours après cette averse de copies, parurent sept à huit cens adresses du peuple romain, qui, tout en se moquant des Français, protestoit au Saint-Père, que jamais il ne souffriroit qu'il abandonnât le gouvernail ; qu'il étoit infiniment heureux sous sa conduite ; et que, s'il étoit vrai que le peuple fût souverain et libre de choisir un gouvernement, il usoit de toute sa souveraineté, en consacrant celle de Boniface et de ses successesseurs, et autres choses semblables dont les adresses sont ordinairement farcies.

La plus saillante, la plus singulière de toutes ces adresses, fut celle où la *Rione di Transtevere* disoit au

S. Père ; depuis long-temps on nous soupçonne d'insurrection ; on nous calomnie, en nous accusant d'être les ennemis de votre gouvernement, sous le prétexte que nous descendons directement des anciens Romains : mais c'est justement à cause de cela, c'est parce que nos pères ont senti l'abus d'une excessive liberté, que nous venons l'abjurer à vos pieds ; nous sentons que nous avons besoin d'une constitution, adaptée à notre génie, à nos mœurs, à nos moyens ; quelque soit l'enthousiasme des sots pour l'égalité, nous soutenons que c'est une chimère, et en reclamant contre toute innovation qui tendroit à dégrader ou à dépouiller votre Sainteté, nous demandons en même temps que le gouvernement prenne des mesures vigoureuses pour la suppression de divers écrits malicieux et séditieux, publiés et propagés dans la vue d'exciter du mécontentement, du tumulte et du désordre dans la capitale du monde chrétien......

Boniface fut si content de cette adresse, qu'après l'avoir lue, il monta dans la galerie extérieure du Vatican, et la face tournée du côté de la *Rione di Transtevere*, il en bénit les habitans, en coupant l'air en croix par neuf fois différentes, et le lendemain, ayant publié de grandes indulgences, il fit lire cette adresse dans les quatre-vingt-trois principales églises de Rome. Sainte Brigitte en reçut un exemplaire, c'étoit justement le Vendredi indiqué pour une conférence sur les gouvernemens.

CHAPITRE XIII.

Théorie du gouvernement.

O vous ! dit Brigitte en débutant dans son préambule ordinaire ; ô vous, qui gouvernez la terre, puissent mes paroles arriver jusqu'à vous, et pénétrer vos cœurs,

ainsi qu'une douce chaleur pénètre les champs quand le soleil entre dans le signe du taureau.

Il en est des gouvernemens comme des hommes; il n'y en a point de parfaits ; les meilleurs sont les moins mauvais, et ce n'est pas chose merveilleuse que les gouvernemens qui ne sont que des aggrégations d'hommes participent à la défectuosité des élémens qui les composent.

Le plus heureux gouvernement pour un peuple, est celui qui s'assortit à son caractère, à ses intérêts, au climat qu'il habite, à une foule de circonstances qui lui sont particulières. Les peuples du nord ne peuvent être gouvernés comme ceux du midi. La constitution robuste, la chaleur concentrée par le froid, le peu de substance des alimens, font sentir impérieusement à ceux-là les besoins de la faim et du mouvement. La chaleur du climat et la vivacité de l'imagation, inspire à ceux-ci le besoin du repos et de la diète. Les peuples du nord sont plus occupés de leur nécessaire : ceux du midi de leurs amusemens. Le Samoyede chasse, ouvre une caverne, coupe du bois pour entretenir du feu et des boissons chaudes ; tandis que le sauvage d'Afrique va tout nud, se désaltère au torrent, cueille du fruit et dort sous l'ombrage. Les sens et l'imagination des peuples du midi, leur rendent plus nécessaires qu'aux peuples du nord, les plaisirs physiques de l'amour : mais chez nous (1), où l'esprit et la raison accompagnent souvent la beauté, les femmes sont plus aimées, et leur influence est prodigieuse. Les cafres, les peuples d'Ophir, font travailler leurs femmes comme des bêtes ; les Germains les honoroient comme des divinités. On doit dans le nord, pour suffire à des besoins qui demandent plus de combinaisons d'idées, de persévérance et d'industrie,

(1) *Il faut se souvenir que Sainte Brigitte étoit Suédoise, et avoit été très-jolie.*

avoir dans l'esprit plus de suite, de règle, de raisonnement et de raison : on doit avoir dans le midi des enthousiasmes subits, des emportemens fougueux, des terreurs paniques, des craintes et des espérances sans fondement. Je sais que ces grandes nuances de climat, il faut les chercher chez les peuples du pole et de l'équateur ; mais tous les climats intermédiaires participent plus ou moins à ces caractères ; et si la combinaison du climat, avec les causes secondes, est presqu'infinie, quelle doit donc être l'attention du législateur à les saisir, à les diriger, à appuyer les loix sur les mœurs, à fortifier les mœurs par les usages, à combattre les préjugés, à éclairer les peuples, à fondre enfin l'esprit de propriété en esprit de communauté ?

Que penser donc de ces sages et puissans novateurs, qui ont osé proposer sérieusement la république universelle; qui prétendent gouverner tous les hommes d'après un mode uniforme ? Cette étrange folie ne mériteroit pas d'être sérieusement réfutée, si elle n'entraînoit d'affreuses conséquences par l'esprit d'usurpation qu'elle peut inspirer un jour à des peuples légers, inconséquens, inflammables. Je n'ai pas le temps de m'y arrêter... J'y reviendrai peut-être.

Des trois grandes formes de gouvernement que l'esprit humain imagina, le gouvernement monarchique est le plus ancien, le plus naturel, et celui de tous qui a le plus approché de la solution du problême, que nous cherchons tous vainement, d'inscrire le cercle de l'intérêt personnel dans celui de l'intérêt général... L'abus des mots qui fit toujours le malheur de l'humanité et la ressource des charlatans, l'abus des mots a fait confondre dans ces derniers temps, les rois avec les despotes; et cependant, avec de la bonne foi, combien il étoit aisé de sentir et de faire sortir les différences ! Le despote agit par des volontés particulières, brusques et momentanées ;

tanées : le monarque par des volontés générales, motivées et permanentes ; l'un donne des ordres absolus, et entraîne tout par la force aveugle de son pouvoir ; l'autre concourt à faire les loix, et s'y soumet : il balance tout par le mouvement mesuré de son autorité ; le glaive du despote pèse dans tous les momens, sur tous les points de l'existence de chaque individu en particulier : le sceptre du monarque, soutenu par les loix, s'étend sans violence sur la masse entière de la nation ; voilà, si je ne me trompe, ce qui distingue essentiellement le monarque du despote, et toutes les déclamations des frondeurs, toutes les brillantes épigrammes des nivelleurs, ne pourront jamais effacer, ni faire oublier ces principes, quand l'expérience de soixante siècles ne combattroit pas aussi victorieusement leur absurde théorie.

Le gouvernement d'un seul convient sur-tout aux états d'une grande étendue. La promptitude des résolutions et de l'exécution, qui fait le grand ressort du gouvernement monarchique, fait passer quand il le faut et dans un moment, d'une province à l'autre, les ordres, les châtimens et les secours : c'est dans la guerre que les avantages de ce gouvernement se développent. Il a pour lui, secret, union, célérité. Point d'oppositions, point de lenteur. Les victoires et les conquêtes des Romains ne prouvent rien contre le principe. Ils ont soumis le monde ou barbare, ou divisé, ou amolli ; et lorsqu'ils ont eu des guerres difficiles, ils se hâtoient de nommer un dictateur, magistrat plus absolu que ne le fut jamais aucun pape, aucun empereur, aucun roi.

Ajoutez à cela que l'unité, principe de tout gouvernement, ne peut être observée dans un grand état républicain, où les volontés sont trop actives, où l'action est trop multipliée, où les rouages sont trop compliqués, où les factions doivent commencer par combattre

le gouvernement et finir par le mettre en pièces (1).

Lorsque les hommes imaginèrent de fonder leur gouvernement sur les bases de l'égalité, ils oublièrent que les anciens n'avoient eu qu'une égalité de misère, et comme ils imaginèrent en même temps que cette égalité, que toutes les causes physiques et morales écarteront toujours de la terre, étoit de l'essence de la liberté, tous les membres de la république se dirent égaux, furent tous commissaires, orateurs, présidens, législateurs et rois. Pour maintenir ces glorieuses et dangereuses chimères, tous les états démocratiques se virent forcés de recourir à des moyens violens et surnaturels. Le mépris des richesses, la communauté des biens, le partage des terres, la suppression de l'argent monnoyé,

(1) *Ceux qui ne voient dans les révolutions qu'un produit de la philosophie, ou le châtiment des rois, se trompent également. Moi, j'y vois un effet naturel et successif de l'instable fortune qui gouverne impérieusement l'Univers; j'y vois encore une grande leçon donnée aux puissances de la terre. S'il étoit permis d'espérer que l'effervescence qu'elles produisent pût amener des réformes utiles; si du scandale des combats et du chaos de l'anarchie, on pouvoit se flatter de voir sortir un système propre à ne laisser à l'autorité que ce qu'elle a de salutaire, un philosophe humain, en pleurant sur la dûreté du remède, se consoleroit du moins par l'énumération de ses bons effets. Mais l'expérience de tous les temps connus, a prouvé, sans réplique, que l'esclavage des peuples étoit toujours aggravé par les disputes et les combats sur la liberté. Le fer, une fois choisi pour médiateur, assure à la main qui le manie plus vigoureusement, le droit d'asservir les autres. On égorge, on est égorgé, et l'on finit toujours par trouver qu'on a combattu................ pour le choix des tyrans.*

l'abolition des dettes, les repas communs, l'expulsion des étrangers, la prohibition du commerce, une multitude de petites loix contre le luxe, les occupèrent et les divisèrent sans cesse. On détruisoit le lendemain ce qu'on avoit édifié la veille; les principes de la société étoient toujours en contradiction avec son état, et les moyens qu'on employoit pour sauver ces contradictions étoient faux. Les républiques se disoient libres, et la liberté fuyoit devant elles. Elles vouloient le repos, qui est le but de toute association politique; elles n'eurent que des orages. Le républicanisme fuyoit le despotisme et le rencontroit par-tout, et telle est la mauvaise constitution de ces gouvernemens jaloux de liberté et d'égalité, que ce despotisme qu'ils haïssoient devenoit leur asyle et leur soutien dans les temps difficiles. Il a fallu bien souvent que Rome, pour sa propre conservation, se soumît volontairement à des dictateurs souverains. Ce remède violent, qui suspendoit l'action de toutes les loix et de toutes les magistratures, fut la ressource de cette fameuse république dans toutes les grandes crises où le vice de sa constitution la plongeoit. L'héroïsme des premiers temps le rendit d'abord salutaire; mais la corruption s'en empara, et le fixa dans une même famille qui ne produisit que d'abominables tyrans.

Si la déraison n'étoit pas si dogmatique, si décidée, si ferme, je m'engagerois à prouver, contre tous les démagogues d'Athènes, que le gouvernement démocratique est le pire de tous. Dans les lieux mêmes où, pour écarter une populace ignorante et inquiète, on exige un cens modique de la part de ceux qui veulent participer à l'administration; dans les lieux où, au milieu des mouvemens les plus tumultueux, les loix ont la force de parler et de se faire entendre, le gouvernement parvient, avec rapidité, au plus haut point de corruption, et le peuple contracte, en peu de temps, les vices et la férocité des tyrans.

Que sera-ce donc, lorsque par un renversement total des principes, on apellera le peuple entier à des délibérations qu'il ne pourra jamais comprendre ? Le cahos, les élémens confondus, vous donnent à peine une idée de cette nouvelle forme de gouvernement. Un gouvernement fondé sur une entière et parfaite égalité, suppose, ce qui est impossible, que les lumières et la raison, qui ne sont jamais le partage que du petit nombre, sont le partage de tous. Dans cette horrible confusion, vous verrez sans cesse une lutte inégale entre la ruse et la simplicité, l'ignorance et l'intrigue. Le fripon stupide et maladroit ira de faute en faute ; le fripon éclairé, de succès en succès. L'un finira par se faire pendre ; l'autre par se faire couronner.

Entre les deux espèces de gouvernement dont je viens de parler, se trouve le gouvernement des nobles, des riches, des sages, en un mot, le gouvenement aristocratique. Quelle que soit la défaveur jettée depuis peu sur la chose, quelque juste que soit la haine qu'ont inspiré ceux qui en ont provoqué l'injurieuse dénomination, je n'en croirai, je n'en dirai pas moins que dans toutes les formes politiques de la société, formes démocratiques, formes théocratiques, formes despotiques, les aristocrates y domineront toujours, et toujours s'en rendront les maîtres : entendons-nous, si nous ne voulons pas nous battre sur des mots.

L'aristocratie est le gouvernement ou des plus sages ou des plus forts ou des plus riches. Aussi ancienne que la monarchie, cette forme n'en est qu'une sous-division, et je ne crois pas qu'aucun système de philosophie puisse la changer, lors même que le mot en sera le plus généralement proscrit. Toujours et en tout pays, un petit nombre d'hommes éclairés, courageux, riches ou intrigans, feront mouvoir la tourbe ignorante et crédule (1);

(1) *Répétition faite exprès.*

toujours l'on verra des charlatans se faire suivre par des dupes. L'aristocratie, si abhorrée à Rome aujourd'hui, a des droits bien plus naturels et plus évidens sur les hommes réunis en société, que la chimérique égalité des droits de l'homme. Elle est le droit qu'a tout clair-voyant de conduire des aveugles ; elle est l'abus du génie, de la force et des richesses ; elle est, plus que la noblesse, un mal inévitable, un ingrédient vénéneux, qui doit entrer dans la composition du corps social ; elle est. . . . . . .

Elle est aristocrate, s'écria une voix de fausset, dans l'extrêmité de la salle. . . . .

CHAPITRE XIV.

Découverte intéressante.

TOUT le monde se regarde ; on cherche de tous côtés ; on s'agite, enfin on découvre un jeune homme qui paroissoit se cacher la figure. On l'arrête, et après l'avoir scrupuleusement fouillé (1), on le conduisit devant Sainte Brigitte, pour être interrogé. Sa figure étoit intéressante et sa taille avantageuse. Il parut d'abord étonné de son arrestation ; mais s'étant bientôt remis, il se disposa à répondre à toutes les questions qu'on voudroit lui faire. . . .

SAINTE BRIGITTE. Quel est ton nom ?

LE JEUNE HOMME. Nicolas Gabrino (2).

(1) *On fouilloit dans ce temps-là ; mais on ne voloit pas.*

(2) *C'est ce* Gabrino *qui se rendit depuis si célèbre sous le nom de* Rienzi, *qui, sous le titre de tribun, s'empara de l'autorité souveraine à Rome, se rendit le tyran de cette même patrie dont il vouloit être le libérateur, et finit comme tous ses semblables quand ils ne sont pas pendus, par être poignardé le* 8 *octobre* 1354.

SAINTE BRIGITTE. Ton pays ?

GABRINO. Rome.

SAINTE BRIGITTE. Ton âge ?

GABRINO. Vingt-deux ans.

SAINTE BRIGITTE. Ton état ?

GABRINO. Citoyen.

SAINTE BRIGITTE. Ce n'est pas-là un métier.

GABRINO. Je n'en sais pas d'autre, mon père étoit barbier.

SAINTE BRIGITTE. Tes projets ?

GABRINO. De réformer les abus.

SAINTE BRIGITTE. Qui t'en a donné la mission ?

GABRINO. La justice et l'humanité.

SAINTE BRIGITTE. Connois-tu le Saint Père ?

GABRINO. Non.

SAINTE BRIGITTE. Si tes vues sont pures, si la justice et l'humanité sont véritablement dans ton cœur, il faut t'adresser directement au chef suprême de l'état. Je puis te garantir que son desir est d'entendre tout le monde, et son vœu, de corriger les abus.

GABRINO. Qu'il commence donc par se déposer.

SAINTE BRIGITTE. Quel blasphême ! n'est-il pas élu canoniquement ?

GABRINO. Oui ; mais il est souverain, et tous les souverains sont des tyrans.

SAINTE BRIGITTE. Les tyrans sont ceux qui n'emploient un pouvoir usurpé que pour opprimer les peuples.

GABRINO. Les tyrans sont tous ceux qui exercent la souveraineté du peuple.

SAINTE BRIGITTE. Le peuple peut la déléguer.

GABRINO. C'est un droit qui ne peut s'aliéner.

SAINTE BRIGITTE. Que veux-tu que tous les rois deviennent ?

GABRINO. Des citoyens.

SAINTE BRIGITTE. Sais-tu ce que c'est qu'un citoyen ?

GABRINO. C'est un homme qui, libre de tout autre soin, se consacre entièrement au service de la patrie, et peut

participer aux charges, aux dignités, aux honneurs et à l'autorité souveraine.

SAINTE BRIGITTE. Tu es citoyen?

GABRINO. J'ai déjà répondu.

SAINTE BRIGITTE. Qu'as-tu fait pour prendre, ou plutôt pour mériter ce titre honorable?

GABRINO. J'ai lu et médité Tacite.

SAINTE BRIGITTE. Que feras-tu pour le soutenir?

GABRINO. Je rendrai la liberté à l'Univers; j'abolirai les priviléges, la servitude personnelle, les dîmes et les droits féodaux. Je combattrai les rois par-tout où je les rencontrerai; je sonnerai le tocsin dans tous les états. Je me déclarerai *pouvoir révolutionnaire*, et tout ce qui existe de fanatique, de tyrannique, d'aristocratique, disparoîtra devant moi, comme le diable devant le sorcier des ombres chinoises.

SAINTE BRIGITTE. Ne crains-tu pas les obstacles?

GABRINO. En est-il qui puisse étonner l'homme *élevé à la hauteur de la liberté*? En déclarant la guerre aux châteaux, j'annoncerai la paix aux chaumières. J'aurai pour moi les peuples; j'aurai contre moi les rois et leurs satellites: c'est un contre cent mille.

SAINTE BRIGITTE. Mais les rois ont pour eux une force d'opinion que tu auras peine à combattre.

GABRINO. Les *rois sont des marons d'Inde*.

SAINTE BRIGITTE. Tes réponses sont au moins fort singulières. Les bons rois sont le bonheur de la terre.

GABRINO. Le meilleur n'en vaut rien: Titus même et Marc-Aurelle étoient des scélérats.

SAINTE BRIGITTE. Tu es un maître fou, seigneur Gabrino, et si je consultois les règles de la prudence, je te ferois renfermer pour le reste de tes jours: ta jeunesse est ton excuse; cette grande effervescence pourra s'amortir avec l'âge..... Va, et sur-tout garde-toi d'aller te déclarer pouvoir révolutionnaire ailleurs qu'à Rome; car je te ga-

tantis que tu serois pendu, à Naples, à Milan, à Paris, à Vienne, à Presbourg, à Madrid, à Londres et à Stokolm.... Allez, jeune homme, et sortez promptement d'une assemblée dont vous avez troublé la paix....

Attendez, dirent les deux Falconieri, attendez : nous avons trouvé dans la poche de ce jeune étourdi différens papiers qui prouvent que son systême n'est peut-être pas si méprisable ; et s'il n'y a pas de quoi le faire pendre, il y a au moins de quoi le faire renfermer pour toute sa vie. Il tient à de profondes combinaisons. Voici ces papiers : nous les déposons sur le bureau.

Les quatre secrétaires en firent sur-le-champ l'inventaire. Il y avoit un paquet de lettres cachetées, un énorme cahier rempli de discours, et un projet d'ouvrage.

La suscription d'une de ces lettres portoit : *A Philippe-le-Bel, tyran des Français.* Une autre : *A Jeanne-de-Naples, première pute du royaume.* Un autre : *A Charles-de-Luxembourg, cochon couronné.* Une quatrième : *A François-Baroncelli, libérateur des peuples.* Une autre enfin : *A Nougaret, instrument de Dieu....*

Toutes ces lettres, dit Brigitte, sont autant de preuves de folies ; leurs insolentes suscriptions pourroient nous dispenser d'en respecter le cachet, si quelque chose au monde pouvoit justifier une bassesse. Rendez-lui ses lettres, et voyons ce que renferme ce cahier ouvert.

Un secrétaire lut : « Discours à prononcer en différentes occasions, selon la différence des temps ; neuf discours sur la déchéance des rois ; trois discours sur la république universelle, un discours contre la noblesse, deux discours sur l'inviolabilité des tribunes, discours en cinq parties, sur le *bon état* (1), quinze règlemens pour par-

---

(1) *C'est le nom que Rienzi donna en effet à sa prétendue république.*

venir au *bon état*, Fondation des clubs, Droits de l'homme, Préjugés détruits; trois étendarts, un de la liberté, un de la justice, un de la paix; assemblées primaires, fêtes patriotiques, proscriptions, formulaires, cocardes nationales; mots nouveaux: bouche de fer, montagne, égalité, piques...... » Voilà à-peu-près, les titres des discours que renferme ce cahier: il ne restoit plus à examiner qu'un projet d'ouvrages que le jeune Gabrino paroissoit regarder avec beaucoup de complaisance; il étoit tard, Sainte-Brigitte crut qu'il falloit lever la séance et remettre à un autre jour la lecture de ce curieux projet....... Non, non, s'écria-t-on de toutes parts, nous entendrons sans désemparer cette lecture; il fallut ceder au vœu général; un des secrétaires lut.

CHAPITRE XV ET DERNIER.

OUVRAGE A FAIRE.

TITRE DE L'OUVRAGE:

De la Contre-révolution, avec cette épigraphe:
« *Nemo enim unquam imperium flagitio quæsitum* » *bonis artibus exercuit.* TACITE.

CHAPITRE PREMIER. Ce que c'est qu'une révolution.
CHAP. II. Par quoi elle est amenée.
CHAP. III. Quand elle est faite lorsque personne ne s'en doute.
CHAP IV. progrès d'une révolution, idées successives rejettées, d'abord comme exagerées, puis examinées, puis discutées, puis adoptées.
CHAP. V. Mœurs changées lorsque celles des opposans ne le sont pas encore, un sens de moins pour eux.
CHAP. VI. Nulle loi contre les mœurs.
CHAP. VII. Premier obstacle à la contre-révolution.
CHAP. VIII. Examen de cet obstacle vaincu par des puissances étrangères.

Chap. IX. Impossibilité d'entente entre les souverains.
Chap. X. Intérêts différens, haines entre les nations et les individus.
Chap. XI. Efforts surnaturels, trésors épuisés.
Chap. XII. Immensité de terrein impossible à couvrir de troupes, résistance par tout.
Chap. XIII. Dans l'hypothèse contraire, exemple des Tartares devenus chinois, parce que le plus petit nombre adopte toujours, par imitation, les usages du plus grand nombre.
Chap. XIV. Exemples multipliés tirés des Perses qui conquirent Babilone, et en prirent les mœurs; des Grecs, qui conquirent les Perses et en prirent les mœurs; des Romains, qui conquirent l'Asie et en prirent les mœurs; des Arabes, qui conquirent l'Empire grec et en prirent les mœurs, des Francs, etc. . . . . . .
Chap. XV. Toute révolution faite dans les esprits est immuable pour plusieurs générations; les obstacles lui donnent de la force, l'établissement du christiananisme en est la preuve.
Chap. XVI. Supposition momentanée d'une contre-révolution par les armes: qu'arrivera-t-il?
Chap. XVII. Ce qui est détruit sera-t-il rétabli? non.
Chap. XVIII. Les pouvoirs dont on à réconnu la nullité reparoîtront-ils? non.
Chap. XIX. Les signes conventionnels méprisés répren-dront-ils faveur? non.
Chap. XX. Les droits féodaux qu'on payoit par suite non interrompue d'une législation abusive, seront-ils acquités? non.
Chap. XXI. Rétablira-t-on les droits odieux de pêche, de chasse, de dixme, de hallage, de jambage, etc... ? non.
Chap. XXII. Les corps intermédiaires se replaceront-ils? non.
Chap. XXIII. De quels élémens se composeroient-ils?
Chap. XXIV. Les nouveaux tyrans souffriroient-ils cette réhabilitation aristocratique?
Chap. XXV. Ne seroit-elle pas contraire à leur pouvoir?
Chap. XXVI. N'ont-ils pas constamment marqué de leur haine ces corps intermédiaires et importuns?
Chap. XXVII. Leur existence même ne seroit-elle pas directement contraire à la force du gouvernement militaire, nécessairement adopté pour prévenir les soulèvemens dont le germe est dans tous les cœurs?

Cette lecture achevée, sainte Brigitte mit en délibération si on rendroit à son auteur, ou si on brûleroit cette infâme production : après quelques débats, il fut arrêté à la presqu'unanimité, qu'on la jetteroit au feu (1).

Gabrino demanda vainement la parole pour défendre son ouvrage ; tout ce qu'on put faire en sa faveur, ce fut de l'acquiter du crime de lèze-majesté, en faveur de sa jeunesse, et peut-être aussi, ajoutèrent les méchans, en faveur de sa belle figure.

Le coq de sainte Brigitte chanta vigoureusement pendant cette séance ; mais soit que la sainte ne fût pas en état de grâce, soit qu'un génie plus fort que le sien eût soudain détruit le charme de sa prévison, elle ne vit, dans le jeune Gabrino, qu'un étourdi qu'il falloit laisser

---

(1) *Voilà donc Sainte Brigitte qui s'établit à la fois juge, juré d'accusation et juré de jugement ! tant il est difficile, même au cœur des Saints, de se garantir et de la cumulation et de l'usurpation des pouvoirs !*

dans la foule ; elle qui voyoit si bien et si loin, n'apperçut point Rienzi, le fameux Rienzi qui, trente-quatre ans après, se rendit maître de Rome, répandit la terreur dans l'Italie, reçut des ambassadeurs de l'empereur Louis de Bavière, de Louis I, roi de Hongrie, de Jeanne de Naples ; elle ne devina point cet homme qui, né avec un esprit vif et entreprennant, un génie subtil et délié, un cœur faux et dissimulé, et une ambition sans bornes ; qui, sévère observateur des loix, imposteur, hypocrite, faisant servir à ses desseins, la religion qu'il vouloit détruire, et les révélations dont il se moquoit, médita, dès son plus bas âge, les moyens de renverser les trônes et de bouleverser les états ; sainte Brigitte ne vit point tout cela, ne devina rien ; et certes, il eut pourtant plus importé au repos de celui qui l'employoit, d'étouffer dans sa naissance ce dangereux serpent, que de lire dans un obscur avenir les destinées de la France, et les sottises du dix-huitième siècle ; mais nous devons nous soumettre aux décrets éternels de la divine providence, qui permet souvent de ces apparentes contradictions, pour exercer la foi des fidèles, et tromper la curiosité des incrédules.

Si le coq de sainte Brigitte a continué ses chants mistérieux, si la sainte eut encore des révélations, c'est ce que nous ne savons pas, c'est ce que ne dit point l'auteur, que nous suivons très-exactement ; son ouvrage finissant ici, nous laisse dans un extrême embarras ; suivant l'usage nous voudrions avoir et donner la suite des évènemens, ou au moins, celle des personnes employées dans cette tragi-comédie, et par un malheur qui fera peut-être celui de l'ouvrage, nous sommes forcés de l'interrompre ici brusquement, pour faire de nouvelles recherches dans les archives du cardinal Doria, dont les ancêtres ont beaucoup connu sainte Brigitte et Rienzi, mais qui, par la plus fausse de toutes les modesties, n'ont jamais voulu reconnoître le coq et son chant.

Vale et ama!

TABLE DES CHAPITRES.